

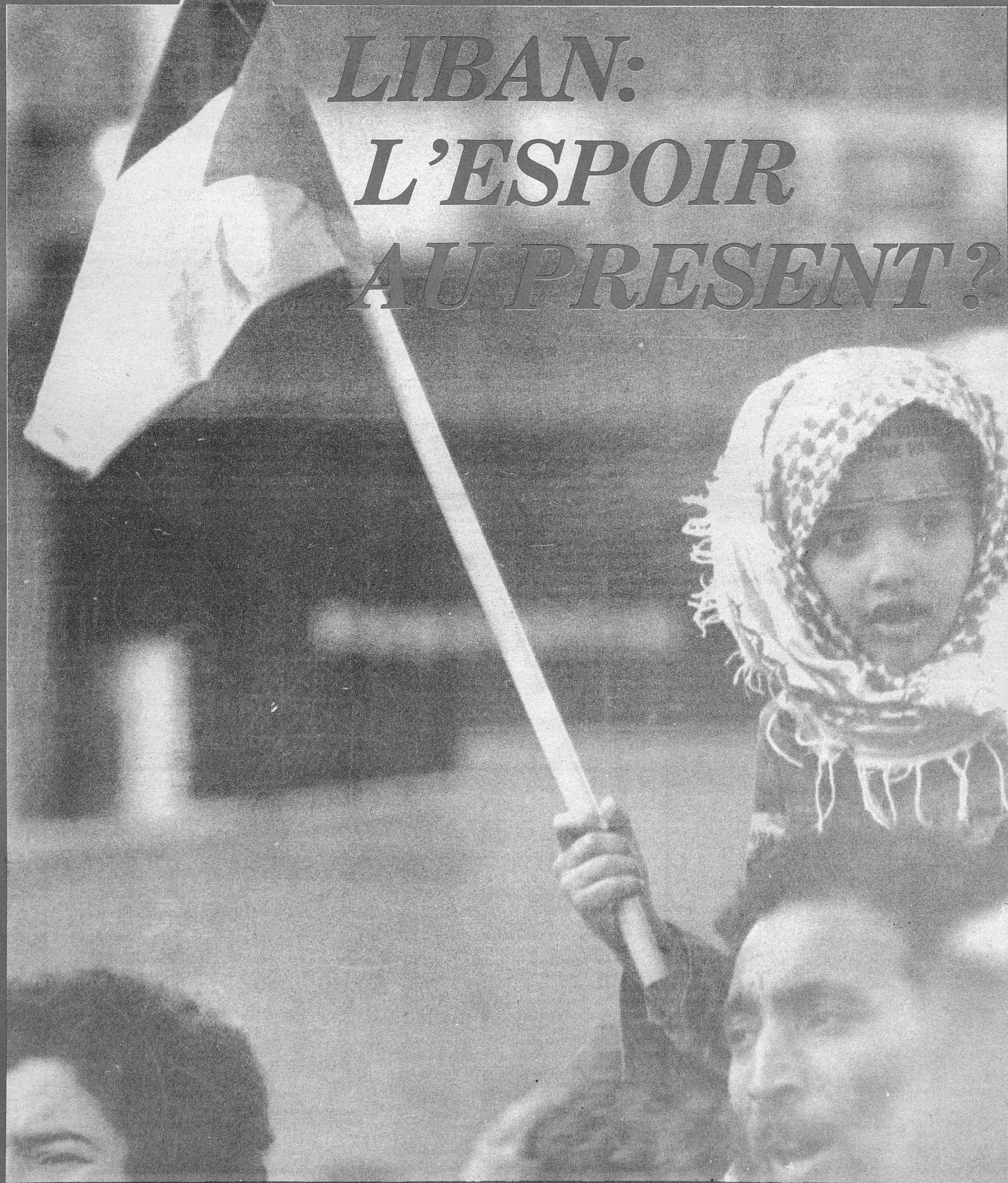
SEMAINE DU 25 JUIN AU 1 JUILLET 1982

N° 68-5,00 F

sans frontières

Hebdomadaire de l'Immigration et du Tiers-Monde

LIBAN: L'ESPOIR AU PRESENT?



Alors, à bientôt ?

Sans Frontière va s'arrêter durant les vacances d'été. Pour souffler un peu, et faire le point.

Le pari que nous nous étions donnés a été, en partie, gagné grâce à vous ; c'est avec vous que nous voudrions faire le point et atteindre la totalité de nos objectifs.

Sans Frontière a eu le mérite de refléter depuis trois ans et surtout depuis qu'il est hebdomadaire, une partie des réalités immigrées et donner la parole à ceux qui jusqu'ici, en étaient privés. Nous avons conscience que cela était parfois insuffisant souvent maladroit.

Depuis des mois, nous avons parallèlement à la couverture de l'actualité immigrée, tenté de faire une place « aux pays d'origine ». Ouverture périlleuse tant il est difficile de traiter ces questions à partir de Paris sans reportages et enquêtes sur le terrain.

Le manque de moyens matériels, les problèmes de locaux, qui ne sont pas résolus, et la nouvelle situation politique en France nous renforce dans la conviction qu'il faut avec nos lecteurs et amis, faire le bilan et ébaucher un nouveau Sans Frontière.

Nous tenterons pour notre part d'impulser une série de rencontres pour recueillir vos critiques et avis et vous donnons rendez-vous autour du 10 juillet, date de parution de notre édition « spécial été » et certainement (?) à la rentrée.

Sans Frontière

sansfrontière

SERVICE SOCIAL

Kamel BELARBI
Marc WEITZMANN
Fabienne MESSICA
Leila SEBBAR
Daniel LACERDA

SERVICE INTER

Raphaël CONSTANT
Farid AICHOUNE
Alain CHEMALI
Macodou N'DIAYE
Blaise N'DJEHOYA
Edouardo OLIVARES
Joël BOULARD
Fatima BELHADJI
Aline N'GOALA

SERVICE CULTUREL

Mohamed NEMMICHÉ
Dalila ZOUAOU
Peira CAVA
Julien WEISS

SPORT

Hocine DIDOU
MALEK

DESSINS

T. ARAB
POUB'S
LARBI

PHOTOS

DJEMAI

Amadou GAYE
Senna ABDELHAK
AKLI

GESTION

Saïd BOUZIRI

SECRETARIAT DE REDACTION

Mustapha MOHAMMEDI
Nidham ABDI
PACO
SALEM
Driss MOURAD
Abdel BOUAKRA
Fawzia ZOUAOU

ABONNEMENT, DIFFUSION, PUBLICITE

NADHIRA
Ali MAJRI

Rédaction Paris : 33 bd Saint-Martin. 75003 Paris.
Tél. 278 44 78.

Siège social : 35 rue Stephenson. 75018 Paris.
Fondateur de l'Association « Editions Sans Frontière » :
Louis Gallimardet.

Rédacteur en chef : Méjid Daboussi « Ammar ».

Directeur de publication : Khali Hamoud

C.C.P. : 420900 F Paris

Commission paritaire n° 61715

Diffusion N.M.P.P.

Pour tout courrier : 33 bd Saint-Martin 3°.

Imprimerie Voltaire-Impression. Montreuil.



Machiavel à cheval sur l'étoile de David

Ces mots fous de poésie même si elle n'y est pour rien ne sont qu'une frise à vide sur l'hécatombe organique. Les slogans ont battu de l'aile en Palestine et au Liban il n'y a plus d'oiseaux les saules pleurent vraiment ni romantisme guerrier ni cratère de visions mentales. La croix gammée enterrée es subtilement tienne armée machiavélique qui a le génie de miner de l'intérieur et de l'extérieur un peuple, deux peuples, autant de peuples qu'il faut empoisonnant toute lucidité à la vitesse d'une bombe à billes cracherais-tu sur ta propre tombe avec autant de plaisir Si la Palestine n'est qu'un rêve et le Liban suit la con-

stellation à quoi peuvent encore jouer les enfants Palestiniens et Libanais dans la carcasse des villes imaginaires Saïda, Tyr, Nabatieh, Damour ou les camps de réfugiés Camps de réfugiés ou moulins à vent de la mémoire discours israélien promesse de Paradis sous les bottes surréalisme et dixième catégorie Armée machiavélique ou le miroir intime ferait vomir définitivement la population de Galilée sur laquelle veillent les crocs ta gloire sanglante n'a d'égal que la poésie des combats de rue qui vont pulluler dans ta gorge comme des fourmis rouges pour l'amour de l'amour

Michel Kassir

Agression et trahison

Monsieur,

Merci d'avoir publié les deux poèmes que je vous ai envoyés. Une deuxième fois, je salue votre combat contre le racisme et le sionisme.

Fouad El Mazouni

Je vous envoie un autre essai. Il est fait à la mémoire des peuples Libanais et Palestiniens qui, par leur lutte, essaient d'échapper à l'agression féroce et barbare de l'Etat sioniste.

A la mémoire des milliers de morts et de blessés, victimes de l'agression et du silence du monde occidental et arabe. A la mémoire de votre journal.

Le mois de juin : Palestine

Le mois de juin : Palestine.

Une autre agression les mangeurs de charognes envahissent la cité pendant que les enfants sont dans leur sommeil et les coups de canon tombent de nouveau sur mes roses sur mon pain Les vautours occupent le paysage et dévorent là où porte mon cœur déchiré ténèbres sont la main de l'Occident et amer est son coup de poignard Le Liban est privé du soleil l'amour enseveli dans le gouffre Beyrouth saigne, Beyrouth est debout.

Le mois de juin : Palestine

Il y a tant de morts tant de goîtres dans les gorges tant de lésions derrière les cils et le mutisme de la trahison les larmes des tartuffes tombent sur tous les toits je suis nu parmi les nmus et je n'ai que mes pieds déchaussés à opposer au désert brûlant mon corps se vide de saigner et mon sang déborde le fleuve rouge les tartarinades sont dans leur sommeil ils accumulent les défaites et récoltent notre colère grandissante

Le mois de juin : Palestine

Une autre agression une autre trahison et je mourrai pour te voir vivante pour Jérusalem orpheline pour les fleurs que j'ai plantées et que je n'ai pas revues depuis le brouillard de l'exil depuis l'assassinat du rossignol depuis l'amertume de la nostalgie Doucement ma Palestine et je traînerai les assassins de ta beauté dans le vomissement fait de caillots de mon sang et nous inventerons les ponts du retour.

El Mazouni Fouad

TARIFS D'ABONNEMENTS

A l'ordre de « Sans Frontière », 33 bd Saint-Martin 75003 Paris - C.C.P. 420900 F Paris

— Soutien à partir de 300 francs —

	1 an	9 mois	6 mois
France	220F	170F	120F
Europe, Afrique	280F	220F	160F
Par avion	320F	290F	170F

☐

Abonnement

☐

Rabonnement

Chômeurs et étudiants *		
1 an	9 mois	6 mois
200	150	100
250	190	130
280	250	140

* Sur justificatif

Nom

Chèque ☐

Prénom

C.C.P. ☐

Adresse

Code postal

Ville

solidarité

L'ESPOIR AU PRÉSENT?

En plein cœur !

Que peut-on faire ? Que pourrait-on encore écrire qui n'ait été déjà dit pour empêcher l'inévitable, l'inacceptable épilogue de l'invasion israélienne au Liban ? Et pourtant, les combattants Palestiniens par leur résistance acharnée lancent un défi insolent à la communauté internationale qui oscille entre le désir de pratiquer « l'euthanasie » ou laisser « crever » à petit feu le peuple Palestinien blessé à mort. Eh oui ! C'est à croire que tout le monde s'en fout à commencer par les Arabes qui n'ont d'yeux que pour le « Mundial » dont deux équipes appartenant à des pays dits arabes tentent nous dit-on de faire « honneur au monde-Arabe, à l'Afrique, au tiers-monde » ; et que sais-je encore !

La clameur qui monte des stades d'Espagne a fini par couvrir le bruit des canons tandis que les images d'allégresse effacent celles de la honte comme une ardoise « magique » !

Enfin, peut-être une lueur d'espoir, qui nous arrive de la communauté juive, dont certains commencent à s'apercevoir qu'après la folie meurtrière de Begin « Prix Nobel de la Paix », qu'ils étaient tout simplement « humains » et qu'autrement dit, il n'y avait pas mieux qu'un homme, pour ressembler à un autre homme ...

La Palestine nous fait mal, comme l'Espagne a dû faire mal à beaucoup en 1936. Alors, même si on nous ouvrait nos coeurs, on y trouverait le mot « Palestine ».

Farid Aïchoune



Tout est dit, ou presque, en quinze jours. Les massacres. Les bombardements aveugles. Le « génocide » planifié qui suit son cours. Le monde entier dans l'expectative. Une bonne partie de ce monde est complice. Monde arabe compris. Pourtant les chefs d'état et les rois qui nous gouvernent n'ont pas été « inactifs ». Ils n'ont pas cessé de se téléphoner, ou de se rendre visite, en s'envoyant les uns et les autres les inévitables « messages de soutien » qui ne font plus rire personne, tant l'envie de « dégueuler » à leurs faces nous prend aux tripes. Ils se disent tous prêts à se battre « jusqu'au dernier Palestinien » ...

A noter cependant deux réactions populaires au sein du monde arabe. Au Caire, deux manifestations ont été réprimées, dans la rue. A Tunis, une campagne de solidarité sans précédent s'est développée. On annonce le départ de trois cent volontaires qui seraient déjà à Damas. Des centaines d'autres attendent leur tour. Un « collectif Palestine » a été créé. Il organise avec d'autres organisations professionnelles, politiques et syndicales le soutien populaire qui s'accompagne aussi d'un soutien officiel.

Mais j'essaie d'imaginer au vu de mon impuissance et de celle de milliers d'autres à Paris ou ailleurs, la réaction des Palestiniens. Ils sont dix mille face à une armée de cent mille hommes. Un contre dix !

Et ils ne veulent pas mourir une « énième fois » en déposant les armes. A ce stade, les mots perdent de leur valeur. Au stade où en sont les Palestiniens, ils n'ont surtout pas besoin de conseils.

Et cela qu'en pense le rabbin Jacques Grunnewald qui dans une déclaration, reproduite dans « libération », reproche à Serge July, (reconnu au passage comme symbole d'une certaine gauche « casher » au sens où on parle de viande « casher » autorisée de ne pas avoir donné des conseils de « modération » aux Palestiniens. Il reconnaît par ailleurs que la diaspora juive, se trouvant dans un espace « plus serein » n'a pas joué son rôle de modération face à l'état d'Israël.

Mais ce désarroi de la communauté juive bien décrit par M. Grunnewald est à comparer au désarroi de l'opinion arabe ballottée entre l'état « juif » de M. Begin et l'état « islamique » de M. Khomeiny, sans oublier le mini-état

« Chrétien » de M. Gemayel. Ils sont pour le moment les trois « gagnants », la logique du premier renforçant les convictions des autres.

Il est à craindre en effet que la vague intégriste apparaisse à l'opinion arabe (dans ses effectifs musulmans) comme étant la solution à adopter, la voie à suivre.

Le développement foudroyant des milices chiites « Amal » en est déjà une préfiguration, face à un mouvement national Libanais passablement affaibli à l'image de toute une « gauche arabe » qui rêvait d'un monde meilleur et qui se trouve aujourd'hui en position de « cocu de l'histoire », aussi impuissante que résignée. La « gauche juive » (concept qui ne veut pas dire grand chose, mais qui est employé ici pour désigner une sensibilité) a été laminée par des années de chantage, de terrorisme affectif ou autre...

La Palestine nous avait séparé pendant des années. Il est peut-être déjà très tard. Car si Begin - Sharon réussissent à atteindre leurs objectifs, craignons que c'est notre mort à tous qui est ainsi signée.

M.A.

Forum quotidien d'information et de soutien aux peuples libanais et palestinien.

A partir de mercredi 23 juin, de 18h30 à 20h30, plateau Beaubourg.



Phtot : Antonio N.T.

Semaine diplomatique intense :

OLP : « LA RELÈVE EST ASSURÉE »

Parallèlement à l'activité militaire, les diplomates de tous bords se sont frénétiquement agités, toute la semaine, pour tenter d'ébaucher une solution qui convienne à leurs partis respectifs. Tandis que le n° 2 de l'OLP rencontrait Pierre Mauroy à Paris, le « Comité de salut National » Libanais organisait réunion sur réunion, et Begin tentait, à Washington, d'obtenir le feu vert pour le bain de sang final.

Samedi 19, Farouk Kaddoumi chef du département politique de l'OLP, s'est entretenu une heure trente avec Claude Cheysson, puis une demi-heure avec le premier ministre français, à Matignon, en présence de Ahmad Seki Dajjani, membre du comité exécutif de l'OLP, et d'Ibrahim Souss, représentant de l'OLP à Paris. Officiellement on explique que cette rencontre « s'inscrit dans le cadre des efforts diplomatiques déployés par la France en vue de trouver une solution à la guerre du Liban », la visite de Kaddoumi faisant suite à celle du ministre israélien des Affaires Etrangères, Yitzhak Shamir, et à la rencontre Cheysson/Fayal, la semaine précédente. Le N° 2 de l'OLP, tirant le bilan de ces rencontres, a déclaré que « les conditions étaient réunies pour que Yasser Arafat puisse venir en France à un niveau officiel et gouvernemental dans un proche avenir », mais que « la situation actuelle ne facilitait pas une telle visite ». Langage fleuri pour une réalité qui l'est moins dans ses « efforts diplomatiques », François Mitterrand a bel et bien rencontré Yitzhak Shamir sans considérations excessives sur la « situation actuelle ».

Deux jours plus tard à Washington, Menahem Begin se tapait deux heures et demi d'entretien avec Reagan, dont vingt minutes de tête à tête. L'ex-acteur US faisait, paraît-il, mauvaise figure, agacé par les caprices israéliens. Le président américain n'avait surtout pas le choix, face à une opinion interne réprobatrice et à un Caspar Weinberger ulcéré. Le Secrétaire d'Etat à la Défense

avait demandé formellement « le retrait israélien du Liban », rendant ainsi public la crise qui traverse le Pentagone face au Liban. Quant au Washington Post, il titrait à la une « Begin Go Home ! ». Souvenirs, souvenirs. Les américains ne sont pas formellement contre le fait de tirer les marrons du feu qui consume le Liban, à condition toutefois de ne pas trop se salir les mains au passage.

Aussi les USA buttent-ils sur une éventuelle participation des boys à la force multinationale prônée par Begin. En dehors de cette réserve pudibonde, pas de réel désaccord sur le plan israélien : retrait de

de s'aligner sur Israël et les USA, et les autres formations aimeraient, à tout le moins, voir les Palestiniens rendre les armes ou aller se battre ailleurs. Walid Joumblatt, avant d'accepter sa participation, réclamait l'élargissement du Comité au plus grand nombre de personnalités politiques possible, et aurait renoncé à cette exigence après l'assurance US qu'Israël ne profitera pas d'un éventuel déploiement de l'armée libanaise à Beyrouth Ouest pour attaquer les Palestiniens.

Plateforme de travail de Joumblatt : refus de l'occupation israélienne du Liban, et dialogue



Photo: Antonio N.T.

Manifestation du vendredi 18 juin, de Barbès à l'Elysée

toutes les forces « étrangères » du Liban (comprenez les Syriens et Palestiniens), création au Sud Liban d'une zone démilitarisée surveillée par une force multinationale autre que l'ONU (taxée d'anti-israélienne !).

Si, pour ces hautes personnalités « l'après OLP » a visiblement commencé, sur le terrain, la situation est différente. A Beyrouth, après 48 heures de réflexion Walid Joumblatt, leader druze du Mouvement National (gauche) a finalement décidé d'accepter de participer au « Comité de Salut National ». Un Comité dont la formation a été décidée il y a deux semaines par le gouvernement Libanais et qui comprend des représentants des phalanges, du mouvement « Amal » chiite, des communautés sunnite, oorthodoxe, grecque catholique, et à présent, Druze. Le comité doit théoriquement se muer en gouvernement provisoire, afin de « retrouver l'intégrité du Liban ». Le problème, c'est que chacun a une vision très différente de la notion d'intégrité. Pour les phalangistes, il s'agit pratiquement

direct OLP-Etat Libanais pour redéfinir des relations bilatérales compte tenu des derniers événements. Les membres du « Comité de Salut National », qui se sont réunis moult fois cette semaine, ne sont pas encore parvenus à s'entendre...

A la suite des déclarations égyptiennes faisant état de la nécessité pour l'OLP de former un gouvernement en exil, la centrale Palestinienne a répondu lundi dernier qu'il n'y avait « aucune raison qui justifie aujourd'hui la formation d'un gouvernement Palestinien en exil. L'OLP fonctionne en tant que structure d'Etat représentative d'un peuple et possède déjà un gouvernement qui est son comité exécutif ».

Pendant ce temps, en Cisjordanie, à Gaza, les Palestiniens des territoires occupés conservent un moral d'acier. Les Palestiniens estiment que « grâce à Israël, l'OLP n'a jamais autant existé. De toute façon, même si Arafat disparaissait, ça ne changerait rien : la relève est assurée ».

M.W.

Des juifs face à l'invasion du Liban :

« NON AU GENOCIDE »

Depuis le début de l'invasion israélienne au Liban, des personnalités juives ou israéliennes, de plus en plus nombreuses se dressent contre le génocide du peuple Palestinien.

Au fur et à mesure des événements, ce mouvement, sans être pour autant massif, semble peu à peu « s'emballer ». La conférence de presse d'un général de réserve, Matty Peled, président du conseil pour la paix Israël-Palestine, les déclarations du député Youri Avenéri et les prises de positions de deux rabbins, Daniel Farhi et Jacques Grunewald, sont les prémices d'une véritable crise de la conscience juive.

Récemment, le journal « Le Monde » a publié la lettre poignante d'un professeur de l'Université de Tel-Aviv. Benjamin Cohen demandait à tous ses amis de France de faire « Tout ce qui était en leur pouvoir pour que les Begin et les Sharon n'atteignent pas leur double objectif : la liquidation des Palestiniens en tant que peuple et des Israéliens en tant qu'être humains ».

Les juifs de France, encore indécis, seront probablement encouragés par ces appels israéliens signifiant clairement qu'il est possible aujourd'hui de condamner la politique israélienne, sans pour autant, se dresser contre tout le peuple israélien.

Pour la première fois - même si cela ne revêt pas la forme de désertion - l'armée d'Israël est divisée face à l'invasion du Liban. Cette armée qui s'était toujours vécue comme défensive, bercée par le mythe d'une guerre propre, réalise l'ampleur d'une opération qui déborde largement des objectifs de « sécurité ». Un soldat israélien déclarait récemment : « J'étais dans un des premiers chars entrés dans Tyr. Quand j'ai vu les façades des maisons s'écrouler, j'ai eu la gorge serrée. Cela me rappelait les films que j'avais vu sur la chute de Varsovie en 1939 ».

Ces « troubles » au sein de l'armée trouveront probablement un certain retentissement dans une opinion israélienne liée à Tsahal, par un véritable cordon ombilical. Mais l'armée parlera-t-elle ?

On peut d'autre part s'interroger sur l'audience du Général Peld, considéré en Israël, selon Ouri Avenéri, comme un véritable patriote. Ce même Peled, qui appelle la Diaspora juive à jouer pleinement son rôle, vis à vis d'une opinion très sensible à ses réactions. Il faut un désaveu, rien de moins.

Selon Youri Avenéri, l'opinion israélienne serait en proie à plusieurs réactions : chauvinisme, inquiétude et remord. En ce sens, la conquête de Beyrouth - qui fait partie des plans de Sharon - sera, si elle a lieu - décisive.

Enfin, la destruction de l'OLP donnera naissance à des groupes incontrôlés et sans coordination qui pourraient faire payer aux juifs l'invasion du Liban. Cette invasion et l'indifférence mondiale enterreront définitivement tout espoir de règlement pacifique : « c'est l'objectif du gouvernement israélien ».

S'adressant à la communauté juive et à l'ensemble de la population française le Général insiste sur le fait que tout silence sera interprété comme une approbation de la politique israélienne. Reçu à l'Elysée, le 19 juin, en compagnie d'un membre de son bureau exécutif, il a exprimé sa profonde inquiétude à MM H. Vedrine et Régis Debray : « La position officielle du gouvernement français contenue dans la déclaration franco-autrichienne donne une excuse au maintien de l'occupation israélienne, en demandant le retrait de « toutes armées étrangères ».

Il faut réclamer « le retrait immédiat et inconditionnel » de l'armée israélienne et sauver la direction de l'OLP.

Face à toutes ces déclarations, quel juif pourrait aujourd'hui ne pas prendre position ? Les religieux eux-mêmes ne sont-ils pas sortis de leur silence ? Le rabbin, Jacques Gruenewald, directeur de « Tribune juive » n'interpelle-t-il pas lui-même la Diaspora : « Qui aurait dû poser les questions fondamentales sur la paix nécessaire entre les peuples Palestiniens et juifs et qui, rongée par ses complexes, par l'inconditionnalité et la paresse intellectuelle, a refusé, dans sa majorité, sa mission ».

Face à cette remise en cause venant de l'intérieur, bafoués eux aussi - par Israël, les juifs seront bien obligés de choisir leur camp. Impossible de se taire par rapport à ceux qui se réclament de vous. Déjà, des tiraillements se font sentir dans les familles : on évite tel oncle, telle cousine... Déjà, de plus en plus nombreux, des juifs sentent la nécessité de s'exprimer dans les médias.

On attend la semaine prochaine un communiqué de presse du grand Rabbin Sirat (après la réunion du Conseil Rabbinique, lundi 27).

Impossible silence est-on tenté de dire...

Sauf pour M. Rosenne, ambassadeur d'Israël en France, qui se plaint d'un refus d'antenne à FR3. Je n'engage que moi en disant que - franchement - la télévision lui rend là un fier service.

Il risquerait d'énervé. Même les juifs.

F.M.

ARAFAT : CHEF D'UNE NATION SANS TERRITOIRE



Sans Frontière-5

Au dix huitième jour de l'invasion israélienne au Liban, l'infrastructure de l'OLP ne semble pas avoir été touchée. De plus, le moral des combattants Palestiniens retranchés dans Beyrouth-Ouest est bon malgré les bombardements intenses. « Nous ne rendrons nos armes à personne, même si Yasser Arafat nous le demandait » disent les résistants.

Combattant de l'ombre devenu le chef d'une nation sans territoire, Yasser Arafat, bloqué dans la capitale Libanaise dont il avait fait son fief, joue à 53 ans son va tout en même temps que l'avenir de la résistance Palestinienne.

Homme d'action, le leader de l'OLP garde espoir et refuse la défaite. Vendredi, devant les journalistes, il a réaffirmé la déter-

mination des Palestiniens à se battre jusqu'au bout. « Nous ferons de Beyrouth un Stalingrad Arabe ». A-t-il dit, et les sacrifices consentis par les peuples Libanais et Palestiniens ne seront pas vains ».

Tout au long de la semaine, alors que des rumeurs fantaisistes couraient sur son sort, Arafat faisait la « tournée des popotes » dans les camps Palestiniens de l'ouest et de la banlieue sud de la capitale Libanaise, transformés en camps retranchés.

Galvanisés, prêts à toute éventuelle incursion des chars israéliens, les jeunes combattants Palestiniens affirment : « Nous avons ordre de ne pas reculer, aucune force au monde ne pourra nous contraindre à rendre nos armes ».

Mais, dans la capitale Libanaise ou, déjà, dans le secteur chrétien, des panneaux indiquent « Beyrouth » en hébreu, les Palestiniens, encerclés, savent bien qu'ils n'ont pas reçu des pays arabes le soutien escompté. Vendredi, Arafat lui-même a stigmatisé « l'hésitation » Arabe à se porter au secours du Liban et des Palestiniens face à l'invasion israélienne.

Toute la semaine, le chef de la résistance Palestinienne a multiplié les messages dénonçant « les massacres criminels menés par les forces fascistes d'Israël avec l'appui de l'impérialisme américain » dans Beyrouth « que le bombardement aérien, maritime et terrestre a transformé en enfer ».

Jusqu'à présent, ses appels à l'aide sont restés lettre morte. Tout au moins militairement parlant. Mais peut être celui qui a toujours symbolisé la lutte pour la reconquête de la terre natale a-t-il d'autres atouts dans sa manche. Son habileté que ses détracteurs ont parfois qualifiée d'incohérence politique pourrait lui permettre de trouver un biais permettant l'ouverture de négociations.

Un tel geste risquerait néanmoins de compromettre une popularité qu'Arafat s'est acquise par son patriotisme ardent et qu'il a renforcée en réussissant à faire reconnaître l'OLP non seulement comme un « Etat » au sein du monde arabe et non alignés, mais aussi comme observateur dans de nombreuses instances internationales.

Né en 1929 à Jérusalem, dans une vieille famille musulmane de Palestine, Yasser Arafat, de son vrai nom Rahman Raouf Al Husseini, a commencé à militer à 18 ans. Exilé au Caire comme de nombreux autres étudiants Palestiniens après la défaite arabe de 1948, il obtient son diplôme d'ingénieur de travaux publics et se perfectionne comme élève officier dans les écoles militaires égyptiennes.

Après la guerre de Suez de 1956, à laquelle il participe comme expert en Sabotage dans les rangs de

l'armée Egyptienne, il se rend au Koweït et crée, avec d'anciens camarades d'université exilés comme lui, le « Mouvement de Libération Palestinien Indépendant des Régimes Arabes » qui deviendra, en octobre 1959, le « Fatah ».

Le 31 décembre 1964, le « Fatah » clandestin lance sa première opération en Israël, laquelle suscite d'ailleurs des réactions hostiles de la part des gouvernements Arabes. Arrêté à deux reprises, Arafat entre dans la clandestinité.

Il réapparaît après la guerre de 1967 sous le nom D'Abou Ammar. Il pénètre secrètement en Cisjordanie et dirige personnellement plusieurs opérations de guérilla en territoire occupé.

En janvier 1969, presque par hasard, Arafat est désigné comme porte parole officiel du « Fatah ». Quelques semaines plus tard, il est élu président du comité exécutif de l'OLP, instance politique suprême de la résistance Palestinienne. Depuis lors, il sera constamment réélu à la tête de cette organisation, dont il règle jusqu'au moindre détail.

Personnage secret, notamment pour des raisons de sécurité il a officiellement échappé à deux attentats, en 1978 et en 1971 le regard presque constamment protégé par des lunettes noires, coiffé en permanence de son célèbre keffiyeh, Yasser Arafat a consacré sa vie à la cause Palestinienne, parcourant chaque année des milliers de kilomètres. Il a confié un jour : « Mon épouse, c'est la révolution Palestinienne ».

R. Marie Dueros

Qui a peur de qui ?

« L'Anton », un bateau affrété par la croix rouge internationale transportant 750 tonnes de médicaments, plasma et couvertures, a été obligé de faire demi tour par la marine israélienne alors qu'il se rendait au Liban.

Trois membres de l'Association médicale Franco-Palestinienne ont été enlevés à Saïda par l'armée israélienne, et figurent aujourd'hui sur les listes des prisonniers communiquées par les israéliens à la croix rouge. Il s'agit de Francis Capet, médecin Belge, Madeleine Van Noorsrt infirmière Hollandaise et Pascal Mathrey infirmier Français.

Par ailleurs, deux médecins Norvégiens arrêtés à Tyr dans les premiers jours de l'invasion israélienne puis libérés, viennent de rapporter à la presse norvégienne leur témoignage sur des cas graves de sévices infligés par des soldats israéliens à des prisonniers palestiniens. Le médecin Moeller et son collègue le docteur Berge, ont fait la description suivante de ce qu'ils ont vu durant les 36 heures qu'ils ont été détenus dans une école où se trouvaient près de cinq cents prisonniers Palestiniens et Libanais : « Nous avons constaté de

visu, le décès de dix personnes, privées sous une chaleur étouffante, de boissons et de nourriture. Ces personnes avaient également été molestées (...) comme la plupart des prisonniers assis sur le sol, les poignets liés et les yeux bandés ».

On comprend maintenant pourquoi les autorités israéliennes entendent canaliser « l'aide Humanitaire » pour le Liban. Cependant que l'UNRWA (l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés de Palestine) n'avait toujours pas été autorisée à faire parvenir les premiers secours aux populations sinistrées. Alors que l'UNRWA possède un bureau à Jérusalem, le gouvernement israélien qui décidément ne manque pas de cynisme a justifié son refus pour des raisons de « sécurité ».

A moins que le gouvernement de Bégin veuille soustraire à la vue d'observateurs étrangers les « Hauts faits d'armes » de « Tsahal » à Tyr, Saïda, et bien d'autres villes rasées de la carte.

Mais peut-être aussi a-t-on peur en Israël que l'on s'aperçoive, de l'ampleur des pertes militaires israéliennes où les traces ne sont pas encore toutes effacées...

F.A.

Appel à Mitterrand

Le Comité de Jussieu pour la Palestine a lancé, dès les premiers jours de l'invasion israélienne du Liban, une pétition adressée à M. Mitterrand, dont voici le texte :

« Le peuple Libanais et son hôte le peuple Palestinien en exil sont en train en ce moment même de subir les horreurs de l'occupation israélienne. »

On vous demande, Monsieur le Président,

- de condamner sans ambiguïté le génocide des peuples Palestinien et Libanais,

- de peser de tout votre poids pour le retrait immédiat et inconditionnel des troupes israéliennes du Liban,

- de reconnaître immédiatement l'OLP comme

le seul représentant légitime du peuple Palestinien ».

Cette pétition a déjà été signée par environ 2.500 personnes, enseignants, membres du personnel et étudiants à Jussieu. Les signatures ont été envoyées à M. Mitterrand, à l'Elysée. Le Comité de Jussieu pour la Palestine poursuit cette action en direction des autres facultés parisiennes et appelle tous les groupes ou comités à agir de façon similaire sans se limiter à ce moyen d'action. Nous pensons que toutes les initiatives doivent être prises pour la sensibilisation de l'opinion publique française et pour faire fléchir la position du gouvernement français sur ce problème crucial qu'est le problème Palestinien.

Pourquoi le silence de P. Mendès France ?

Au milieu de la tourmente Libanaise, de la crise qui secoue et la Communauté Juive et l'opinion française, dans la cacophonie des prises de positions contradictoires et passionnées, la question revient sans cesse ; tous les regards, se tournent vers celui qui, reconnu par tous, incarne la symbiose de l'humanisme et du judaïsme français.

Déjà lors de la manifestation des juifs « de gauche » à l'ambassade israélienne, la question se posait, plus ou moins explicitement, alors que les prises de positions se multipliaient : « Et Mendès-France ? ».

La semaine dernière, lors de la conférence de presse du général Peled et du député Avnery, un appel à Mendès-France fut pour la première fois lancé publiquement par le général israélien : « il est certain qu'étant donné la grande audience de Pierre Mendès-France, tant dans la communauté juive de la Diaspora qu'en Israël, une prise de position de sa part influencerait l'opinion israélienne » et la question était sur toutes les lèvres : où est-il ? Comment le joindre ? Que devient Pierre Mendès-France ?

Nous avons été le voir. Deux fois. Première expédition, le concierge nous arrête en bas de l'escalier de l'immeuble cosu : « Monsieur le Président (Mendès-France) ne reçoit que sur rendez-vous. Ecrivez lui une lettre qui explique le but de votre visite et il vous contactera ». Dont acte, le soir même.

Second épisode le lendemain. Cette fois, nous montons directement, évitant soigneusement la loge. On sonne. La porte s'ouvre sur la secrétaire de « Monsieur le Président ». Nous répétons oralement les termes de notre lettre, l'importance d'une prise de position sur la situation libanaise, l'attente de l'opinion, etc... Par la porte entrebâillée on distingue au fond d'une entrée sombre, la porte vitrée qui doit donner sur un salon spacieux et éclairé, d'où nous parvient, incompréhensible, la voix du Président. On l'entend ! On peut (presque) le voir ! Mais la secrétaire, sourire figé et ferme, revient vers nous : « Monsieur Mendès-France se refuse à tout interview ou déclaration écrite. Il n'est pas visible et n'accepte aucun journaliste. Désolée ». Et la porte se referme sur le silence du large escalier moqueté. Que devient Pierre-Mendès-France ?...

F.M. M.W.

Les sionistes du faubourg Saint-Antoine

A lors que la manifestation contre l'invasion des troupes israéliennes à l'appel de la CGT et de la CFDT de mardi 22 juin se dispersait tranquillement, le métro de la Bastille était le théâtre d'une provocation sioniste d'une insolence et d'un mépris inouïs. En bref, une jeune blonde aux yeux bleus style française moyenne à la conscience tranquille et aux idées « propres » que j'appellerai Madame s'attaque devant nos yeux à un algérien se trouvant devant une affiche, étoile de David ensanglantée disant Israël Assassin. Nous précisons que cette affiche se trouvait là et que ce n'est pas Ahmed l'ami algérien qui l'avait posée. La jeune femme tutoie Ahmed avec mépris et lui demande de retirer l'affiche près de laquelle ses amis l'ont rejoint. Ahmed B lui demande pourquoi l'affiche la gêne. Elle ne répond pas et lui lance avec haine « enlève l'affiche, je te dis et puis d'ailleurs tu n'es pas chez toi, alors fais ce que je te dis ». Ce à quoi Ahmed dit non.

Pour lui, ce genre de provocation est devenu une habitude, il essaie d'éviter d'y répondre quand il peut. Croyant l'incident clos, il se dirige vers le quai du métro où l'attendent ses amis. Quelques minutes après, Madame J. arrive avec cinq flics, juste au moment où Ahmed et ses amis s'apprentent à monter dans le métro. Bien entendu ils les font tous descendre. Croyant avoir rêvé jusqu'ici, mon ami et moi faisons de même pour savoir ce que les flics cherchent à Ahmed. Avec un sang froid et un cynisme dépassant toute imagination Madame J. accuse Ahmed B d'avoir posé une affiche qui la gênait. Oui vous avez bien lu, l'affiche la gênait. C'est alors que mon ami et moi ainsi qu'un français, la cinquantaine, style hippie libéral intervenons. Surprise par notre intervention Madame J. qui croyait impunément pouvoir faire arrêter Ahmed se met à jouer le répertoire connu des sionistes : le rôle de la victime. Elle dit qu'elle se sent agressée, évidemment qu'elle a peur (avec cinq flics autour d'elle, il faut le faire !) et qu'elle ne parlera qu'en présence de son avocat. Là dessus, les flics nous embarquent tous au commissariat, mais dans les voitures séparées. L'un d'entre eux a même la bienveillante idée d'emmener Madame J. dans une voiture à part pour qu'elle ne se sente pas en insécurité parmi tant d'arabes.

Arrivés au commissariat du 11ème après un temps fou passé à s'expliquer avec les flics, nous apprenons que Madame J. a décidé de ne pas porter plainte et qu'elle a refusé catégoriquement de donner son identité.

Entre temps, nos papiers d'identité avaient déjà circulé dans les mains de l'officier chargé de prendre nos témoignages et d'inscrire nos noms et adresses sur les registres de la police. Normal, après tout, nous sommes des étrangers, et par dessus le marché des arabes. Ceci n'est pas le produit d'une imagination malade, mais une histoire vraie.

Olga et Talal
étudiants Libanais

Une réfugiée de Beyrouth-Ouest raconte :

TEMOIGNAGE SUR BEYROUTH

Sylvie est Française. Elle est arrivée, avec ses deux filles, le vendredi dernier sur le navire français qui a embarqué à Jounieh. Sylvie vivait à Beyrouth-Ouest. Et son témoignage porte sur le début de la guerre à Beyrouth-Ouest, comment vit et se comporte la population et quel est le moral des habitants de cette ville que les Israéliens veulent absolument détruire ?

S.S. : Sylvie, pouvez-vous nous dire comment se sont déroulés les bombardements sur Beyrouth ?

Sylvie : Les bombardements sur Beyrouth ont été très forts pendant deux jours de suite, avant que je ne quitte la ville. Tous les 1/4 d'heure, l'aviation intervenait et lançait ses obus sur la ville et les camps. C'était la période la plus dure. Mais, même lorsque l'aviation ne bombardait pas, la flotte israélienne le long des côtes et les blindés au-dessus de la ville continuaient à le faire. Les vedettes israéliennes qui longent la côte bombardent de temps en temps, sans qu'on le sache. Il y a toujours des victimes, car personne ne s'y attend.

Les jours des raids aériens, nous nous sommes mis dans le coin le plus sûr de la maison, dans un coin réduit de la

maison pour ne pas être touchées.

S.F. : Avant les bombardements sur Beyrouth, il y avait des réfugiés du Sud qui étaient venus ?

Sylvie : Les réfugiés n'ont pu venir jusqu'à Beyrouth qu'au tout début de la guerre. Les israéliens ont bombardé les routes conduisant à Beyrouth



et les gens ont évité alors de se réfugier dans la capitale. Mais dès les premiers jours, on voyait partout des réfugiés. Ils étaient souvent dans la rue, sans abri. D'autres avaient trouvé des maisons ou des bureaux inoccupés pour s'installer. Par exemple, près de chez nous, il y a un immeuble où se trouvent des bureaux inoc-

cupés depuis plus de 5 ans. Les réfugiés du Sud s'y sont installés.

S.F. : A un certain moment, dans les médias français, on a parlé de groupes armés qui se disputaient les maisons abandonnées par ses habitants ?

Sylvie : Je ne peux parler sur le plan global. Mais je pense que les groupes armés avaient autre chose à faire que de prendre des maisons inoccupées. D'ailleurs, quel est l'intérêt de prendre une maison bien meublée, se trouvant dans les étages supérieurs, alors que ces maisons vont être bombardées ? Les habitants se mettent dans les abris, quand il y en a, et dans les étages inférieurs quand ils le peuvent.

S.F. : Et comment la population a vécu ces moments ?

Sylvie : Là encore, je ne parlerai que de ce que j'ai vécu autour de moi. Dès les premiers jours de la guerre, avant que les Israéliens n'arrivent aux alentours de Beyrouth, on a vu sortir les uniformes. Les gens qui avaient un travail par ailleurs se sont mis en tenue militaire, et ils le montraient fièrement. Mais lorsque les israéliens se sont approchés de Beyrouth, tous les jeunes gens du quartier sont partis au front, qui se trouve à 5 mn de chez eux. Ils portaient combattre à Khaldé

et revenaient le soir. Leur moral était haut, ils livraient bataille à l'armée israélienne.

S.F. : Et les conditions sanitaires ? Y a-t-il des problèmes de malnutrition ?

Sylvie : Je n'ai pas vu les hôpitaux, mais je pense qu'ils doivent être surchargés. Quant au problème de l'alimentation, je ne pense pas que le problème se pose à court terme, sauf quand la population est coincée dans les abris pour un moment très long. Jusqu'avant mon arrivée, on trouvait encore des légumes frais dans les magasins. Puis les gens ont des réserves chez eux. Le problème se pose pour les gens qui sont obligés de rester de longs moments dans les abris, ne pouvant chercher les réserves chez eux. Prenons l'exemple de Tell-Ez-Zaatar, le camp Palestinien, qui a été assiégé de longs mois en 1976. La population a manqué de nourriture, vers la fin, mais il faut dire qu'elle était en majorité pauvre. Il y avait les réserves de la Résistance Palestinienne, mais après plusieurs mois, cela n'a plus suffi. Mais pour Beyrouth, c'est un peu différent.

S.F. : Qu'est-ce que tu penses de la décision du gouvernement français de rapatrier les français, comme s'il leur disait : « Laissez-les se battre et mourir, les français n'ont rien à voir là-dedans » ?

Sylvie : Tout d'abord, je dois dire que je ne suis pas ici de plein gré. Et les mots « rapatriés » et autres ont un sens péjoratif pour moi. Mais je préfère être ici plutôt qu'à Beyrouth-Est, au milieu de gens qui saluent les israéliens et qui en parlent comme si c'étaient des libérateurs. Il y a des français qui sont partis à Beyrouth-Est dès le début de la guerre. Moi, je préfère venir en France plutôt que d'aller là-bas. Et je préfère surtout rester chez moi, dans ma maison, à Beyrouth-Ouest.

S.F. : Et comment s'est déroulé l'embarquement à Jounieh ?

Sylvie : Après avoir passé par Beyrouth-Est, nous avons pris des cars jusqu'à Jounieh. Là, nous avons attendu longtemps le navire, qui a sans doute été longuement fouillé par les israéliens. L'ambassadeur français était à Jounieh, il a quitté Beyrouth dès les premiers jours, laissant le personnel de l'ambassade s'occuper des travaux à Beyrouth. L'ambassadeur nous a accompagnés donc jusqu'au navire, se mettant en vedette. Puis les vedettes israéliennes ont accompagné le navire jusqu'à la sortie des eaux territoriales Libanaises. Certains Libanais zélés leur faisait des signes de la main.

Jamais je n'accepterais cela. Mais (et ne dites pas, il y a toujours un « mais »), je lutte aussi contre la haine. Parcequ'il ne me reste rien d'autre. Parce que je ne peux pas empêcher que les morts soient morts. Je ne peux qu'y penser en permanence, jour et nuit.

Bien sûr, il faudrait être stupide pour demander aux Palestiniens de ne pas haïr. Ce serait même odieux en soi. Comme de croire qu'une certaine « morale juive » aurait dû empêcher l'invasion du Liban. Aucun peuple n'a de supériorité morale sur un autre. L'héroïsme se développe dans la résistance et le culte haïssable de la force, dans la conquête.

Mais il ne faut pas qu'une haine aveugle se développe entre juifs et arabes. Il ne sera jamais hors de propos de maintenir ce cap. Il y a là un malentendu dont on est obligé de tenir compte pour comprendre mais cela, sans l'entretenir. Méfions nous tous - juifs, arabes, chrétiens et aconfessionnels - de notre propre ambiguïté.

Là-bas, un peuple est en train de mourir. Et son droit - celui de vivre et d'exister comme nation - est inaliénable.

J'entende, autour de moi et à la radio, les Palestiniens trottaient dans ma tête comme un signal d'alarme. Je sentais confusément l'injustice qui se commettait et je n'admettais pas qu'une nation ne puisse exister que par, pour et dans la guerre.

Et pourtant, l'idéologie était omniprésente, elle agissait sournoisement en s'appuyant sur le sentiment le plus dangereux : la peur. Une peur dont je ne me suis jamais totalement délivrée mais qui n'est pas à sens unique.

J'ai quitté Israël, non pas pour échapper à cette idéologie mais parce que je ne me reconnaissais en rien dans ce pays. C'est en France que peu à peu, j'ai parcouru le chemin qui sépare le sentiment de l'analyse. Je pouvais enfin me solidariser avec l'O.L.P. sans croire porter une arme contre moi.

Il reste que je me sens impliquée au delà même d'une révolte morale et politique. Au delà même de la défense des Droits de l'Homme. Une implication personnelle, qui découle d'une histoire et d'une passion qui me sont propres.

Je défends comme je peux (c'est-à-dire avec les seuls mots) les droits des Palestiniens et je suis désespérée par ce qui se passe.

Fabienne Messica

Propos recueillis par R.O.

UN PEUPLE EN TRAIN DE MOURIR

Je suis juive et comme tous les gens de ma confession, mon enfance a été bercée par l'holocauste et les images de barbelés. Pourtant je suis sépharade et d'une certaine façon, cette histoire n'était pas la mienne.

En 1967, je me suis aperçue qu'il existait un état du nom d'Israël. J'ai su aussi la guerre et aussitôt, je me suis révoltée. Un réflexe immédiat contre un combat que je vivais comme fratricide. La colère devant l'humiliation des arabes perpétrée par « mes cousins ». J'avais 12 ans alors et pas d'analyse politique. Mais déjà je sentais que quelque chose de très grave se jouait. Qu'il fallait crier pour la paix. Et s'alarmer, avoir peur.

Dès lors, mon cœur s'est mis à battre avec le Moyen-Orient. L'un de mes fantasmes était d'épouser un Palestinien. Symboliquement, la fusion du juif et de l'arabe.

En 1973, j'étais en Israël. Subissant l'idéologie sioniste dont on voulait m'imprégner. Écoutant les anti-sionistes. Sans comprendre. Mais bouleversée. J'étais au cœur d'une nation en guerre et c'était la première fois. Je détestais bien sûr la guerre mais celle-ci par dessus tous les autres. Quoique

Musulmans de France et le Ramadan !

Deuxième communauté religieuse de France, la communauté musulmane, forte de deux millions et demi de personnes a commencé la semaine dernière, le jeûne du Ramadan. Un mois durant, et dans un contexte, faut-il le rappeler, qui se prête peu au respect du rite, les musulmans de France vont essayer de sauver par leur jeûne, l'apparence d'une culture et d'une foi que l'exil n'a pas fini de malmenier.

Cette communauté qui se rend compte de plus en plus que son avenir est ici et que le retour « au pays » n'est pas pour demain, est, démographiquement en pleine expansion.

C'est aussi une communauté qui retrouve le chemin de la mosquée : même s'il est difficile d'avancer des explications, on peut sans risque de se tromper, constater une recrudescence de la ferveur et de la pratique religieuses chez les musulmans de France. En témoignent ces nombreuses mosquées édifiées durant les dix dernières années, parfois par des municipalités, la constitution d'associations culturelles, les multiples demandes de parents d'élèves immigrés pour l'ouverture de cours d'arabe dans les écoles.

En témoigne aussi l'activisme visible dans certains quartiers « immigrés » de plusieurs groupes intégristes en liaison avec ceux du Proche-Orient et même du Pakistan : il n'y a désormais aucun magasin de disques qui ne propose des cassettes « religieuses » qui vont des « sourates » du Coran enregistrées aux sermons célèbres de l'Imam égyptien Kechk.

Cette communauté a, par ailleurs, de plus en plus le sentiment d'être une communauté délaissée et méprisée. D'où la revendication formulée depuis des années, d'une émission religieuse à la télévision, à l'instar des émissions destinées aux croyants catholiques, protestants ou juifs. Le gouvernement précédant avait tenté de manipuler cette aspiration, par son émission « Trait d'Union », « magazine sur l'Islam », qui était en fait destiné aux français musulmans et dont il se dégageait de forts relents électoralistes.

Depuis le 10 mai, le gouvernement français, soucieux de satisfaire cette revendication était devant un grand problème : à qui confier cette émission, vue l'exigence au sein de la communauté musulmane d'une « autorité cléricale » reconnue de tous. Il appartiendra à M. Jacques Berque, chargé par l'Elysée de cette émission, de résoudre cette épineuse question. Parallèlement un autre problème va être prochainement résolu : celui de la Mosquée de Paris. Sa gestion depuis des années par le recteur Si Hamza Boubaker, soulevait tant du côté algérien que de la part de certains secteurs de l'immigration et des français musulmans, de fréquentes critiques.

Il semble d'ores et déjà que son successeur a été désigné et ait reçu l'aval des autorités algériennes : un nom est avancé, celui de l'Imam Dmagh El Atrouss. Si le recteur Boubaker ne s'effacera pas facilement et ne laissera pas sa place sans livrer bataille, celle-ci semble d'avance perdue. L'année dernière il avait tenté d'affirmer sa légitimité en créant « un grand conseil des affaires islamiques ».

Cette initiative, pâle copie du CRIF à l'époque, a échoué. Le recteur de la mosquée de Paris, qui a l'indignation sélective - comparez sa mobilisation contre le PCF après Vitry et son silence après l'attentat de Romans - devra livrer cette bataille bien seul.

Kamel Belarbi

Citroën, Renault, Talbot, un an de conflit

UNE EXIGENCE DE DIGNITE

Pour les OSimmigrés de l'automobile, l'année finit comme elle a commencé. En octobre, Renault-Billancourt, en juin, Talbot, entre les deux, par delà les différentes entreprises, en marge des débats politiques et des divisions syndicales, c'est une parole nouvelle, systématiquement niée, qui se découvre et se teste.

Renault-Billancourt, Renault Flins, Citroën, Talbot, trois choses frappent lorsqu'on évoque ces conflits : leur radicalisme d'abord, et la façon dont ils ont interpellé, l'opinion et les médias, se situant « par hasard » au centre des débats en cours. (Nationalisations, droits des travailleurs, congrès syndicaux...) l'incapacité, par ces mêmes médias, d'appréhender la « dimension immigrée » de l'année : alors que toutes les grandes grèves, eu les immigrés pour base et pour acteurs, les commentaires se perdent en stratégies syndicales et débats gouvernementaux. Enfin et

série de grève-bouchon, notamment aux ateliers 45 et 74. Sur un ras le bol initial, la plate-forme revendicative s'établit avec, en première ligne et pour la première fois, une remise en cause du statut d'OS et du travail à la chaîne. En filigrane apparaît la volonté de se débarrasser d'une maîtrise trop pesante. Dimension raciste : « Si mon chef n'a jamais fait la chaîne, ce n'est pas un hasard : il est français ». Les OS demandent également « la reconnaissance de leur dignité ».

Première grève sous régime rose, survenant qui plus est dans une entreprise nationalisée, pendant le débat sur les nationalisations, elle focalise l'attention des « partenaires sociaux » et celle des médias. Le patronat et la droite, qui vont s'efforcer, en bloquant au maximum la situation, de prouver l'inefficacité sociale des nationalisations, testent là le moyen d'action qu'ils passeront l'année à paufiner : se servir de l'immigration comme déstabilisateur du pouvoir en place. La CGT, invitant en retour, à la modération, finira par accepter les propositions de la direction, (primes, indemnités, mais surtout, aucun calendrier de prévu pour le passage de quelques OS à

Le second épisode, c'est début avril, à Renault-Flins. Schéma identique. Ici aussi, les ateliers débraient spontanément. Ici aussi, les syndicats sont pris de court. Ici aussi, ce qui prime, c'est « la reconnaissance de la dignité », la remise en cause du travail à la chaîne et du statut d'OS.

On est à deux mois des élections des délégués syndicaux, CGT et CFDT rivalisent d'ardeur. Chacun installe son stand, son camion, ses panneaux. Mais devant cette « salade syndicale », une réaction va se produire, avec la création d'un « comité de grève » autonome, qui réussira le double tour de force d'obliger les syndicats à l'union et d'être reconnu par les pouvoirs publics, lors des négociations. C'est grâce à lui que le protocole d'accord parlera d'une « évolution de carrière » pour les OS et de « Polyvalence ».

Un comité qui, malgré ses imperfections, malgré sa brève existence, montre la volonté des OS de se prendre en main, face à un discours syndical dont ils se sentent parfois exclus.

La volonté d'affirmer eux-mêmes « leur dignité », c'est à dire leur identité. Deux mois plus tard, la CGT, qui a mené la grève,

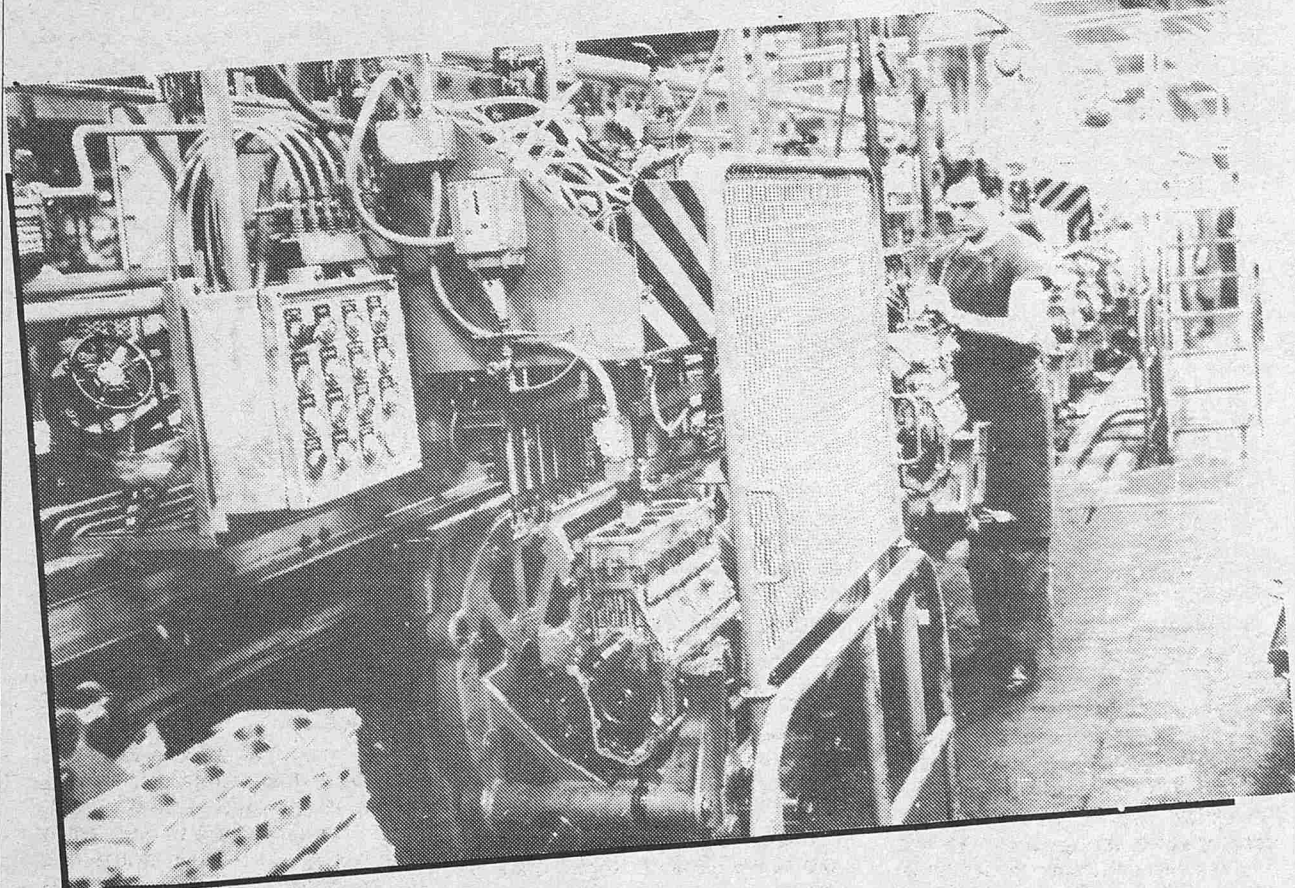
imposé par la CSL. « Officiellement », si l'on peut dire, il s'agira d'un duel entre la CGT et la CSL, dont le champ de bataille sera lui-même l'enjeu. Pourtant, sur le terrain, c'est bien autre chose. Comment ne pas prendre en compte le fait que c'est un tract raciste (« Cher Mustapha ») qui a mis le feu aux poudres ? Comment oublier que ce même tract a été distribué à Romans, pendant la campagne des cantonales et que la Mosquée a exosé pendant le conflit, 15 jours avant la mort de l'immigré portugais OS à Citroën, un mois avant la ratonnade d'Ajaccio ? La droite, cette droite qui, par le biais de la lutte contre l'immigration, se « radicalise » actuellement, ne s'y est pas trompée, qui parle de « L'Islam rouge » déstabilisateur de l'économie française » comme elle parle « des étrangers qui propagent l'insécurité ». Le PDG de Citroën a beau jeu, ensuite, de « mettre en garde contre une montée du racisme » si les grèves continuent : sa crainte sonne comme une menace...

Vingt-quatre heures après la reprise de Citroën, c'est Talbot qui débraye, pour nous prévenir que rien n'est fini et réduire à néant tout espoir de « happy end » immédiat, sur fond de soleil estival. Non, cette année, les vacances auront un drôle de goût. Même si le conflit de Talbot se voit résolu avant juillet, rien ne sera réglé pour autant, tant que « la dignité » des OS ne sera pas « reconnue ».

Cette formule qu'on voit revenir comme une obsession signifie beaucoup. Par « dignité » il faut aussi comprendre « identité ». Coïncidence ? Tous ces mouvements à très forte dominante immigrée se sont situés au coeur du débat politique et social français, démontrant avec éclat l'importance de l'immigration dans la vie de ce pays. Aussi lorsque Georges Marchais déclare (sur A2) en plein conflit Talbot : « Nous sommes contre le droit de vote accordé aux immigrés, car ces gens, victimes du capitalisme, ne pensent qu'à rentrer chez eux » il renvoie l'immigration à un groupe social en instance de départ au moment où elle s'affirme sur la scène française. Et cela dénote, chez un parti qui se veut ouvrier, une incompréhension totale de ce qui se joue à Talbot, à Citroën, à Renault. Ces épisodes à répétition ne forment qu'une histoire, celle d'une immigration qui, à la recherche de sa propre parole, revendique ses droits.

La « reconnaissance de la dignité », une formule qui veut tout ou rien dire, selon ce qu'on y met. Selon, surtout, ce qu'on veut y voir. Reste que pour les OS immigrés, cela signifie : « Nous existons ! ».

Marc Weitzmann



surtout, les similitudes qui unissent les conflits Talbot, Renault ou Citroën, tant dans leur xénanos que dans leur revendication. Comme si la même histoire à chaque fois se répétait, bégayant encore, à la recherche d'elle-même.

Renault-Billancourt, d'abord. Fin septembre, des grèves sporadiques touchent quelques ateliers, mais c'est un incident violent entre un OS et un agent de maîtrise qui met le feu aux poudres. L'atelier 12 (presses) débraye, et entraîne une

l'échelon supérieur), quitte à isoler les « extrémistes ». Les médias vont se cantonner, dans leur grande majorité, à cet aspect des choses, occultant de fait la parole d'un prolétariat systématiquement nié, alors que les milliers de travailleurs qui le composent soutiennent l'économie française : le prolétariat immigré. Et personne ne comprend, début novembre, lorsque le conflit prend fin, que cette conclusion ne peut-être que provisoire, que seul le premier épisode se termine ici.

perdra les élections de Renault-Flins.

Deux mois après la campagne raciste sur l'insécurité, au coeur des débats sur les droits nouveaux, Citroën, en mai. Toujours sur le même schéma : incident violent (en l'occurrence le tabassage d'un délégué CGT par la maîtrise), débrayage spontané, hésitation des syndicats et « reconnaissance de la dignité ». Mais à Citroën, la lutte prend tout de suite un caractère particulier, du fait du régime féodal

Conditions de travail dans les hôpitaux:

LA MORT POUR COMPAGNE

Le 18 mars, à St-Antoine, une infirmière de garde, à bout, se suicidait. Auparavant, dans le même service, deux autres tentatives de suicide avaient échoué. Un cas isolé ? même pas...

St-Antoine, un hôpital « pas comme les autres » ? Non, j'allais dire : **justement**. A quelque chose près - un parquet mieux ciré par exemple, rien ne ressemble plus à un hôpital qu'à un autre. Et pour le visiteur, c'est toujours l'inférieur tournoient des blouses blanches, avec, en haut, le sigle bleu pâle de l'A.P. Qu'est ce qui se passe derrière l'anonymat de ces deux lettres ? Et dans l'esprit de ces « blouses blanches » qui, depuis des années, laissent leur identité au vestiaire, pour entrer dans l'illusion fusionnelle d'un service public ?

Tablier bleu : la noire à la serpillère et au seau. A.P. : les antillaises qui traversent, altières et rapides, les longs couloirs brillants, pendant qu'un jeune type soupire : « C'était pas encore sec ! ». Dans les odeurs chimiques qui se mêlent, on ne sait plus trop bien d'où vous vient la nausée. Il reste que cette petite grimace retenue sur mes lèvres, me désigne comme étranger.

Car les autres ne grimacent pas, l'atmosphère poisseuse ne semble pas les atteindre physiquement. La poisse, ce pourquoi on les sent prêts à s'empoigner pour un oui pour un non, c'est peut-être autre chose. Une vie tissée de petites mesquineries, petites faveurs, petites injustices. Sous le poids, énorme, de l'institution.

Toujours pressées, les aides soignantes me parlent furtivement tandis qu'au dehors, on fait le gué, histoire de prévenir l'intervention éventuelle d'une surveillante. Car c'est peu dire que de parler de hiérarchie dans l'univers kafkaïen de l'A.P. Ici, tout le monde a peur. De quoi ? « D'abord, on est toutes notées » raconte une antillaise. Souvent, les remarques n'ont aucun rapport avec le travail. On vous reproche votre « esprit d'indépendance » par exemple. Les notes influent sur votre carrière et la prime, donnée tous les six mois. Le plus terrible, c'est le manque de personnel ! On ne remplace jamais les absents. Alors, dans l'intérêt du malade, vous êtes bien obligés de faire le travail des autres ! Moi, j'ai de la chance. Les infirmières m'aident à faire les lits. Il m'est arrivé d'être seule pour 24 lits ! ».

Le racisme ? A part un malade qui l'appellait « blanchette » ou une collègue, l'accusant de prendre le travail des français, ça n'est pas très courant. Non, le plus dur, c'est d'être seule. Ne jamais rencontrer les collègues, ne jamais être appuyée, soutenue par les malades ou le patron. « Quand les malades sont

mécontents, c'est à nous qu'ils se plaignent. Et c'est vrai qu'ils sont les victimes, eux aussi, du manque de personnel. On parle d'absentéisme. Comment en serait-il autrement ? Après des années d'hôpital, j'ai le dos brisé à force de porter des malades et j'ai des insomnies. Trop de tension nerveuse. Pas d'aide. Nulle part ».

« Ses » malades, elle en parle avec une sorte de tendresse. L'hôpital et ses habitués secrètent une relation quasi maternelle entre le personnel soignant et les patients « Quand on s'habitue, s'il y a un décès... c'est terrible... ». En l'espace d'un instant, son visage se sillonne de larmes : « Une fois, je n'ai pas pu supporter. J'ai fait une dépression nerveuse. Trop de chagrin... alors, je me suis bourrée de calmants. Parce que même quand j'ai envie de m'arrêter, je reste. Comment ils feraient, les autres ? ».

Quand aux grèves... elle se souvient d'y avoir participé, en maternité. Mais il fallait quand même donner les repas et changer les bébés. De toutes manières, les sanctions sont sévères et une surveillante qui soutient un mouvement de grève, ça ne s'est jamais vu.

Même sentiment chez une aide soignante qui travaille à l'A.P. depuis 16 ans. A ma demande, elle énumère, sur un ton laconique, les faits et gestes de sa journée de travail : thermomètre, cuvettes, lavage de cuvettes, linge, toilette des malades, service des repas, vaisselle, élaboration des cartes de menu, bassins, tables de nuit, eau, nettoyage des instruments... je l'arrête. Le travail en équipe avec les infirmières ? Une vue d'esprit : « On est tous débordés. On travaille chacun dans notre coin et si votre tête ne revient pas à la surveillante... Moi, je suis aux petits soins avec les malades, personne ne peut rien me reprocher. Une fois, j'ai eu une mauvaise note. J'ai voulu savoir pourquoi. J'ai demandé tour à tour à la surveillante, à l'infirmière chef, au médecin. Personne ne m'avait mise cette note ! Je n'ai jamais pu savoir, chacun renvoyait vers l'autre. Et c'est comme ça pour tout. Parfois, on se dispute ici comme des gamins... je peux partir ? Vous n'avez plus rien à demander ? ».

L'infirmière que j'arrive à coincer en pleine valse d'analyse a le teint plus gris que les murs. Et un regard où défilent des kilomètres de couloirs d'hôpitaux, des régiments de malades, des cortèges de souffrances. Une souffrance qu'elle ne sait pas trop « par quel bout prendre » : « Ici, l'infirmière responsable de tout. Et coincée, entre une hiérarchie médicale et administrative. Les médecins n'organisent pas du tout le travail, même pas le leur. A nous de tout prendre en charge. Il faudrait être un véritable ordinateur ! En plus, c'est nous qui sommes sans cesse confrontées à la dégradation des malades, à la mort. Ça vous prend toute la tête. La famille, c'est encore nous. Quand pour les médecins, c'est fini... pour nous, ça commence. Il faut agir à tous les niveaux.

Parfois, certaines tensions apparaissent avec les aides soignantes. On ne se comprend pas

toujours. D'ailleurs les surveillantes entretiennent ces tensions. Ça ne les arrange pas qu'on s'entende trop bien. Une fois, j'aidais une aide soignante débordée quand la surveillante est intervenue en déclarant, pincée : « Ce n'est pas votre travail ». En même temps, elles sont bien contentes qu'on ne se cantonne pas chacune dans notre boulot parce que sinon, ça deviendrait vite infernal ! Faut bien que ça tourne !

De toute façon, on reste terriblement seules. Travaillant isolément, jamais soutenues, ni par le médecin, ni par l'ombre d'une structure sociale (logement, garde d'enfant par exemple). On garde nos problèmes personnels pour nous parce qu'ici, c'est déjà pas très gai.

L'humanisation des hôpitaux ? Une formule qui provoque un rire amer chez cette infirmière, vivant depuis toujours aux côtés de la maladie : « Ma mère était une grande malade. Moi aussi, quand j'étais plus jeune. On ne travaille pas à l'hôpital par hasard... Bien sûr, nous sommes fragiles, mais la dépression découle de la vie que nous menons à l'hôpital. On se heurte à des murs. Et à force, on se brise ».

L'absence d'entourage immédiat pour les nombreuses infirmières d'origine provinciale alliées aux relations troubles qui s'instaurent avec le médecin accentue ce sentiment de solitude. Une tentative de sortie en commun, personnel soignant et jeunes médecins, tourne vite assez mal. Droit de cuissage ? On n'en est pas



Souvent, les malades sont agressifs et on sort, usées. Le médecin nous dit : « C'est normal, ils sont malades ». On fait appel à notre esprit de sacrifice mais le jour où on craque : plus personne !

Moi, j'ai fait une dépression nerveuse parce qu'à l'hôpital où je travaillais, on pratiquait l'euthanasie. Le médecin vous disait : « Bon, vous lui mettez ça et ça ». Et puis, il partait. Moi, je restais avec le malade. Je faisais les piqûres.

Une fois, je n'ai pas pu supporter. C'était trop horrible. Le malade... ne voulait pas mourir... on l'a achevé à l'insuline. J'ai craqué. Mais physiquement, je n'avais rien. Alors, j'ai avalé un verre d'eau de Javel ». Voix brisée, la jeune femme évoque sa collègue qui s'est suicidée : « Elle ne supportait plus. Elle était devenue alcoolique, à tel point que personne n'osait lui donner quelque chose à faire. Mais pour l'administration, ce qui comptait, c'était la présence. Le pointage ! Du coup, rien n'a été fait pour l'aider. Ici, tu sais, c'est facile de s'empoisonner : suffit de se servir ».

très éloignées dans cette structure qui fonctionne sur le mode machiste. « Les jeunes médecins ont le savoir livresque. Mais ils sont immatures. Alors, quand ils se défoulent, il n'ont pas de limites. Lorsque nous avons essayé de se retrouver en dehors du travail, le climat est devenu, très vite, très malsain ».

Et on voit mal en effet comment échapper doublement aux clivages de classes et aux rapports sexistes qui soutiennent les relations des médecins et d'un personnel soignant essentiellement féminin. Ici, tous les pouvoirs se mélangent. Secrétaire, comme dans tout univers carcéral, ses petits « collabos » qu'un sourire « médical » porte au septième ciel.

Jetant un bref regard sur la fenêtre, l'infirmière conclut : « L'important, c'est d'en sortir ». Dans l'escalier, je presse la pas. Soudain, je glisse sur le carrelage trop bien ciré, je me rattrape sur ce qui passe (un monsieur, en l'occurrence) et soulagée, je souffle : « la sortie... s'il vous plaît ! ».

Fabienne Messica

Hôpitaux:

ARMEE ET BORDEL

Non pas que je sois si petite : mais elle, franchement, elle n'en finit pas de s'allonger et de passer d'une pièce à l'autre d'un pas élastique et décidé. Annick est infirmière. Le pouvoir médical, elle connaît. Les conditions de travail à l'hôpital aussi. Et comme elle n'est pas du genre inhibé, elle n'en parle pas vraiment tendrement.

« Entre le personnel soignant et les médecins, comme au sein même de la hiérarchie administrative, on se trouve face à des rapports de classe « masqués » par la présence du malade.

Autour de l'intérêt du malade se joue un chantage constant. Pourtant, le malade n'a pas vraiment la parole, c'est le moins qu'on puisse dire ! Paradoxalement, dans l'intérêt du malade, le personnel soignant ne peut pas faire la grève. Mais les médecins, si ! Ils ne se sont pas gênés, que je sache, pendant ces dernières semaines ! Cet argument joue donc à sens unique. Nous sommes censés cultiver un sens du devoir illimité mais « en haut », ils ne se sentent pas tenus de donner l'exemple.

Les médecins passent : nous, on reste. C'est nous qui assurons la liaison avec le malade et en fait, nous fréquentons beaucoup plus la maladie que les médecins. D'où, une tension nerveuse, une épreuve morale plus forte. Ajoutez à cela

l'absence de reconnaissance... Il faut vraiment se battre pour être entendus. Pourtant, on pourrait empêcher les médecins de faire certaines bêtises parce que nous connaissons mieux l'état du malade.

Dans un système aussi infantilisant, la remise en cause est difficile. En lisant les appréciations à côté des notes, on se croirait en maternelle. Style : « Incite ses petits camarades à la révolte ». Les gens ont peur de se syndiquer. Dans l'ensemble, les syndicats eux-mêmes n'ont pas une vision claire de l'hôpital et de tout ce qu'il draine de moyennageux. Le paternalisme du médecin et le mépris profond dans lequel il tient ses « collaborateurs ».

Actuellement, la seule forme de résistance possible, c'est la résistance passive : l'arrêt de travail. Quand on n'en peut plus, on n'a pas d'autre recours.

La hiérarchie médicale et administrative se moque des conditions de travail et des conditions de vie de malades. Pourvu « que ça tourne ». L'hôpital, c'est un mélange de discipline militaire (certaines surveillantes ont du se tromper de carrière !), de structures carcérales alliées à la survivance d'une sorte de droit de cuissage. Armée et bordel, quoi ! ».

F.M.

L'Allemagne sans travailleurs immigrés

UN SCENARIO D'APOCALYPSE

« L'Allemagne aux Allemands » est loin d'être un Eldorado écrit Gabrielle Grenz de l'A.F.P. dans un article fiction ou les 4.629.800 étrangers viennent de quitter la R.F.A.

La RFA respire : Depuis minuit, elle est débarrassée de ses travailleurs immigrés. Le dernier des 4.629.800 étrangers, un turc, vient de franchir le poste frontière à bord de sa Mercedes en direction de la mère patrie.

d'étrangers en RFA, 70 pour cent craignent que les « Gastarbeiter » (travailleurs immigrés) ne leur prennent leur emploi.

Pour pallier à l'ignorance de la plupart des Allemands dans ce domaine, la « Centrale pour l'Education Politique » a évacué les pertes insurmontables pour l'économie allemande que provoquerait le départ massif de tous les immigrés tant souhaité par les « Bundesbürger » (allemands de l'ouest).

Même si dans un premier élan la RDA s'est sentie soulagée, le réveil est dur au lendemain du départ des « Gastarbeiter », poursuit le scénario. M. Hans Otto Muller s'étonne de ne pas trouver son journal habituel sur le pas de sa porte à l'heure du petit déjeuner en raison de la brusque disparition des porteurs.

Devant se contenter des informations diffusées par la radio, il apprend qu'une grande partie du trafic ferroviaire est paralysé par manque de personnel. Seules les liaisons de banlieue pourront être assurées. La société des chemins de fer a perdu 16 700 employés en

quittent les chaînes de montage à moitié inachevées (3/4 d'Italiens dans les usines VW de Wolfsburg). Les chantiers sont paralysés, la construction immobilière, les ponts et chaussées crient à la faillite.

Dans les écoles, il manque la moitié des élèves de certaines classes primaires. Les ménagères ouest allemandes doivent reprendre torchons et serviettes pour faire elles-mêmes leur ménage. Parallèlement, le salaire horaire pour les « ménages » monte en flèche par manque de candidates.

Dans les hôtels, les touristes sont obligés de faire eux-mêmes leur lit. Les pizzerias « Chez Nino » ou « Chez Carlo » sont offertes à des prix dérisoires mais les nouveaux patrons allemands ne savent que faire de la pâte à pain et des herbes exotiques sur les étagères des cuisines. Les clients réclament, le service est trop long, les serveuses

maladroites car inexpérimentées. Sur les trottoirs, les détritiques s'amoncellent. Il n'y a plus personne pour vider les poubelles.

Le fonctionnaire, après s'être réjoui de pouvoir enfin s'occuper de nouveaux petits problèmes de ses compatriotes sans avoir recours à des interprètes pour déchiffrer les formulaires mal remplis, déchantera probablement tout aussi rapidement. Les services fiscaux, les caisses de maladie, de retraite, de chômage voient brusquement leurs budgets réduits

de plusieurs millions de marks. Des milliers de cotisants doivent être rayés des listes.

« L'expulsion de 4 629 800 personnes signifierait le chaos pour notre pays », conclut ce scénario d'apocalypse. « L'Allemagne aux Allemands » est loin d'être un Eldorado...

Ilôt Châlôn:

Les escrocs à l'oeuvre!

Le comité de Châlôn dénonce l'exploitation par une bande d'escrocs de la misère organisée que vivent les habitants de l'îlot Châlôn. Le jeudi 3 juin un groupe d'entre eux défonce l'immeuble du 14, passage Raguinot, change les serrures, se met à la porte et vend les appartements un à un de deux à sept mille Frs, parfois à deux personnes en même temps. Le 4 juin le groupe répète la même action au 11, passage Raguinot et vire une personne qui se prétend gérant de l'immeuble.

Ce sont des personnes de bonne foi, s'entassant à plus de 5 par chambre qui se sont précipitées à acheter, croyant avoir à faire à d'honnêtes gens détenteurs d'un titre sur ces appartements. En effet ceux-ci présentaient « un papier » pour tromper les gens, et ont bénéficié de l'aval de la police qui les a laissés faire. Le comité Châlôn a téléphoné à plusieurs reprises à la police et à la préfecture qui ont prétendu « être incapables d'intervenir » pour empêcher ce type d'action. Ce refus est d'autant plus bizarre que les forces de l'ordre sont toujours promptes à quadriller le quartier pour intimider et contrôler les habitants et pour dépister les « sans-papiers ». L'action de ces escrocs intervient au moment où la SNCF est prête à détruire le 28, rue Châlôn (en face de la gare du TGV), à expulser ses occupants sans se soucier de leur relogement, et « court-circuiter » l'association de l'hôtel autogéré du 30, rue de Châlôn, qui revendique le relogement des habitants du quartier. Il est clair que cette action télécommandée vise à créer une situation de pourrissement, de conflit entre les différentes communautés et à montrer que tous les habitants occupent illégalement leurs appartements et par là faciliter les interventions de la

police et de la SNCF. Nous dénonçons l'exploitation des habitants de l'îlot Châlôn, par des marchands de sommeil et la complicité de la ville de Paris et de la SNCF toutes deux propriétaires de nombreux immeubles vides, alors qu'à proximité des immigrés vivent « entassés comme des sardines », dans des pièces aux murs lépreux, ne dépassant pas 15 m² de superficie. Les habitants de l'îlot Châlôn sont déterminés à se battre pour un relogement sur place et dans des conditions décentes ; en témoigne

PHOTO Amadou Gaye



la transformation en association loi de 1901, des collectifs d'immeubles pour donner un aspect légal à la lutte menée. Cette association permet aussi l'existence d'une vie inter-culturelle particulièrement riche à travers lme quartier. Pour cela une journée d'information est organisée par le comité Châlôn le 26 juin à partir de 10h, 3 stands seront tenus au passage Brunoy, à la rue Hector Mallot et au passage Raguinot.

Mamadou Dia



Les Allemands se sentent soulagés. Un habitant sur treize a quitté le pays. La population de la ville de Duisbourg a chuté en une nuit de 559 309 à 486 350 habitants. Berlin ouest a perdu 12 pour cent de sa population. Le trafic ferroviaire sur les grandes distances est paralysé...

Ce scénario de politique fiction, établi par la « Centrale pour l'Education Politique » et publié récemment à Bonn, doit, selon ses auteurs, « mettre en garde devant la montée du racisme en RFA fondée sur des préjugés et une sérieuse méconnaissance de l'importance des travailleurs étrangers pour l'économie du pays ».

Les derniers sondages indiquent que 79 pour cent des Allemands de l'ouest sont convaincus qu'il y a trop

une nuit sur un total de 342 000 et se voit dans l'obligation de supprimer tous les congés pour ses salariés allemands.

Il faudra s'attendre à des coupures de courant dans les prochains jours, annonce-t-on à la radio, au grand affolement de M. Mueller. Il ignorait évidemment qu'un mineur de fond sur quatre est un immigré en RFA. Par conséquent, ce matin là, l'extraction de charbon (principale matière première nationale intervenant dans la production énergétique en RFA) a baissé de 30 %.

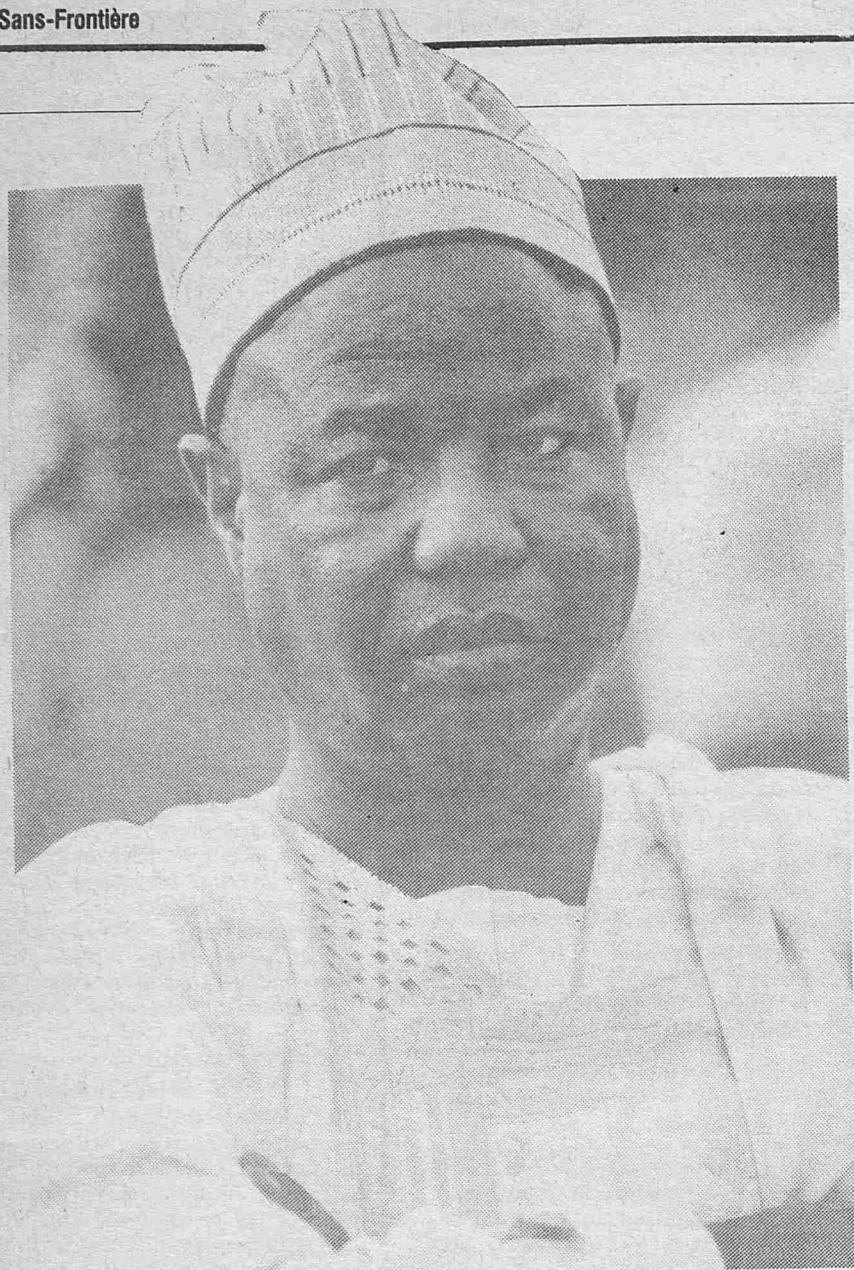
Les hauts fourneaux des aciéries sont tous arrêtés. Dans les usines de la firme automobile « Ford », un quart des postes de travail restent inoccupés toute la journée. 12 314 ouvriers sont portés manquants. Chez « Volkswagen », les voitures

Vous avez dit humour !

Il court, il court, « Mustapha ». Le tract anonyme distribué à Metz, au centre Pompidou et à Aulnay, aux OS en grève, a fait des petits (cf SF n° 60). On a aperçu à Bobigny, à la fin du mois dernier dans plusieurs entreprises ; à Castres, à la même époque, dans les casiers des employés municipaux ; à Dijon, dans plusieurs bars ; à Cannes, fin mars ; à Melun, une distribution a eu lieu pendant un bal public ; à Montpellier, Unel, Alès, Carcassonne, fin mai ; à Nice dans plusieurs hôpitaux et administrations ; dans une agence UAP d'Epinay ; à Annecy, en Hte Savoie, Aix, Apt, Roubaix-Tourcoing, Chambéry et Dunkerque. Diffusé de façon empirique ou organisée, le tract raciste fait progressivement le tour de la France.

Parfois avec le concours de médias, témoin le journal « Aube Contact » qui l'a repris et diffusé intégralement, sous le titre : « La vraie vérité ». Contacté au téléphone, le rédacteur en chef, monsieur Renchette, explique : « Je l'ai trouvé un matin dans ma boîte aux lettres, et j'ai trouvé ça drôle, humoristique. J'ai décidé de le publier parce que je n'aime pas les brebis galeuses, et qu'il y en a dans l'immigration. Regardez à Citroën ! ».

Monsieur Renchette ne décolère pas contre « les associations gauchisantes » (le MRAP !...) qui ont eu l'outrecuidance de l'attaquer pour racisme. Il n'est pas le moins du monde raciste, lui qui a « trois morpions métisses » il se contente de fustiger « les étrangers qui ne respectent pas la France ». « Mais que voulez-vous, les gens ne comprennent pas l'humour au deuxième degré ». Monsieur Renchette est un grand incompris...



Entretien avec un opposant camerounais

ABEL YINGA: «TOUT VA MAL AU CAMEROUN»

Ancien élève de l'Ecole Nationale de France d'Outre-Mer Docteur en droit, cet ancien fonctionnaire aux Nations-Unies est actuellement professeur de droit à Alger.

Abel Eyingan patriote intransigeant et courageux n'a pratiquement pas cessé de dénoncer le régime autoritaire d'Ahmadou Ahidjo. Unanimentement apprécié par ses compatriotes pour sa grande droiture morale. L'idée de sa candidature aux élections présidentielles de 1970 contre Ahidjo a suscité l'enthousiasme au Cameroun. Il vit aujourd'hui à Alger où il est le porte-parole de l'OCLD (organisation camerounaise de lutte pour la démocratie) de passage à Paris, Sans Frontière l'a rencontré.

S.F. : Quand a été créé votre mouvement ?

A.E. : Notre mouvement a été créé à la fin de 1977. C'est cette année là qu'un certain nombre de Camerounais se sont retrouvés à l'extérieur du pays, vu l'absence de libertés à l'intérieur, pour examiner la situation et chercher les possibilités de changer l'ordre néo-colonial qui prévaut au Cameroun.

S.F. : Ça va mal tant que ça au Cameroun ?

A.E. : Tout va mal au Cameroun. Après la seconde guerre mondiale, il s'est formé un courant, un mouvement nationaliste qui s'insurgeait contre la légalité coloniale et qui voulait la remplacer par un système national camerounais. Ce mouvement a amené à l'indépendance juridique qui a été proclamée en 1960, mais ce courant nationaliste n'est pas parvenu à prendre le pouvoir : les forces politiques qui ont milité pour l'indépendance ont été chassées de la scène politique avant la proclamation de l'indépendance et le système colonial a lui-même promu ses propres créatures politiques camerounaises auxquelles on a confié la gestion de l'indépendance, et qui gèrent aujourd'hui l'indépendance. Ce sont des camerounais qui n'ont jamais été mobilisés, qui ont même parfois combattu l'idée de l'accession du Cameroun à l'indépendance. Par exemple le président actuel, M. Ahidjo, a toujours milité dans des mouvements politiques administratifs coloniaux au sein du BDC (bloc démocratique camerounais). Du Dr. Ajuolatu, médecin d'origine européenne qui a été secrétaire d'état aux colonies qui était contre l'indépendance.

Les mouvements nationalistes, tel que l'UPC, ont été éliminés par des moyens de violence. L'UPC a été liquidée de 1955 à 1960, on l'a interdite, on l'a déclarée hors la loi, et finalement elle n'avait plus d'existence légale. Et au moment de l'indépendance on a fait appel à Ahidjo, qu'on avait d'abord fait premier ministre du Cameroun en 1958.

Pour nous aujourd'hui le problème de la libération du Cameroun reste posé puisque le cadre colonial de l'époque a tout simplement été renversé par le cadre néo-colonial. L'objectif que

visait aujourd'hui notre mouvement est dans la ligne du mouvement nationaliste lancé par l'UPC.

S.F. : Mais alors pourquoi n'intégrez-vous pas l'UPC ?

A.E. : A partir de 1962, l'UPC a pris un visage, une orientation, une stratégie qui n'avaient plus rien à voir avec l'UPC des origines. Cette UPC, qui a été prise en main par un certain nombre d'étudiants venus de France, militants de l'UNEC, je ne m'y reconnais pas. Cette orientation a commencé à la suite d'un coup d'état à l'intérieur de l'UPC - ce coup d'état est très clairement expliqué dans le dernier numéro du bulletin qu'a publié Mongo Beti «peuples noirs, peuples africains».

S.F. : Parlons de votre mouvement...

Les possibilités légales n'existent pas

A.E. : Nous avons l'habitude de dire que si l'UPC avait continué d'être elle-même, notre mouvement n'aurait eu aucune raison de naître, si l'UPC avait continué de travailler dans le sens

où ses pères fondateurs l'avaient conçue. Mais puisque l'UPC n'est plus l'UPC, notre mouvement a toutes les raisons d'être car nous croyons que c'est véritablement nous qui continuons le vrai combat, ce qui ne veut pas dire que nous faisons les mêmes choses.

L'UPC est née comme un mouvement légal, avec des statuts reconnus par l'autorité coloniale. C'était nécessaire à l'époque. Mais nous, nous n'avons pas besoin de cette sorte de reconnaissance par le régime néo-colonial que nous combattons. Nous laissons comme un mouvement de libération, c'est-à-dire qui combat globalement la légalité néo-coloniale et qui ne se refuse aucun moyen pour aboutir

dans son action : moyens démocratiques, guerriers, de violence, diplomatiques.

S.F. : Avez-vous essayé d'utiliser les failles du régime par des moyens légaux ?

A.E. : Les possibilités légales n'existent pas au Cameroun. La vraie légalité est la volonté du chef de l'état. Est légal ce qui va dans son intérêt, ce qui le maintient au pouvoir. Il n'y a donc pas de voie légale à exploiter. Je vous dirai même qu'avant la création de notre mouvement, vers les années 1970, nous avons tenté une expérience : étant donné les possibilités légales qu'offraient les lois, il était possible qu'un homme autre que le président se présente aux élections. En février 1970, nous avons contacté plusieurs politiques afin de leur proposer de se présenter aux élections. Eh bien l'un de ces hommes m'a supplié de ne jamais faire état de l'entretien que nous avons eu ensemble, de crainte, je cite ses propres mots, de mourir

dans les prochains mois : «si le président l'apprend, je suis un homme mort».

S.F. : Quelle a été la réaction du gouvernement à la proposition d'une autre candidature ?

A.E. : C'est Ahidjo qui a réagi, par le gouvernement. Le gouvernement n'existe pas. C'est Ahidjo qui existe, qui parle au nom de cette chose qu'il appelle le gouvernement camerounais.

Nous avons des moyens très limités et nous travaillons à partir de l'étranger. Nous avons choisi 11 villes où nous avons diffusé clandestinement notre programme. La police a dû intercepter l'une des brochures du programme et la porter à la connaissance d'Ahidjo. Il a alors organisé un meeting à Yaoundé pour dénoncer le contenu subversif de notre programme, et déclarer qu'à Paris, un petit ambitieux, moi en l'occurrence, voulait se présenter aux élections. Selon

lui, ma candidature était nulle et non avenue car elle n'était pas présentée par un parti légalement reconnu. N'oublions pas que le seul parti reconnu au Cameroun est son parti. Il a fait le tour du pays pour dénoncer ma candidature et c'est lui, en fait, qui nous a fait de la propagande. (En effet nous avons reçu plus d'un million de réactions favorables).

S.F. : Pourquoi n'aviez-vous pas proposé simplement l'abstention ?

A.E. : L'abstention ne veut rien dire au Cameroun. Sachez que dans chaque isolement il y a un militaire qui met le bulletin d'Ahidjo dans l'enveloppe que vous n'avez plus qu'à mettre dans l'urne. On comprend pourquoi les résultats du vote sont toujours établis avant le vote.

S.F. : Peut-on connaître votre programme d'action immédiat ?

A.E. : Nous avons une hiérarchie dans les réalisations de nos objectifs. Le point principal est de balayer le régime néo-colonial camerounais.

S.F. : Sur quelles bases appelez-vous les camerounais à militer au sein de votre mouvement ?

A.E. : Nous n'appelons pas à militer car il y a un certain nombre de choses, de données dont les camerounais sont conscients. Tout ce qui nous a paru important a été de créer un cadre qui regroupe les forces saines, du Cameroun, c'est-à-dire encore disponibles pour changer l'état néo-colonial. Nous appelons tous ceux qui sont conscients de la nécessité d'un changement structurel, à rejoindre, dans un premier temps notre mouvement. Dans un second temps, toujours dans le sens de la hiérarchie de notre stratégie dont j'ai parlé tout à l'heure, il faudra que ceux qui se retrouvent au sein de l'OCLD, fassent prévaloir leurs idées, mais à ce moment là il y aura un arbitre qui pourra choisir parmi les différentes possibilités, et cet arbitre ce sera le peuple camerounais.

S.F. : Justement, pensez-vous à partir d'Alger, avoir un impact sur le peuple ?

ABEL

A.E. : Oui, nous travaillons, nous raisonnons toujours comme si nous étions au Cameroun qui est notre vrai champ d'action, de bataille. Nous nous préparons pour nous y installer de telle manière que le régime actuel ne pourra pas nous en déloger. Quand nous aurons réussi à avoir tous les moyens de force, force politique, militaire, nous nous y implanterons. Notre raisonnement s'effectue toujours en fonction des désirs et de la volonté du peuple camerounais.

Il serait faux de dire que nous pouvons actuellement soulever des masses, mais à l'intérieur du pays des maïs, des membres de notre mouvement travaillent dans la plus stricte clandestinité, une clandestinité dynamique qui fait que nous ne sommes pas inconnus du peuple. Une des conditions qui permettent de mettre un visage sur l'OCLD veut qu'au moins le porte-parole, c'est-à-dire le président, soit connu. Actuellement c'est moi. Le jour où nous aurons les moyens de défier le régime la clandestinité n'aura plus de raison d'être et nous combattrons avec la seule arme que connaisse le régime, la violence.

S.F. : Avez-vous actuellement des relations avec l'UPC ou tout autre mouvement camerounais ?

A.E. : En ce qui concerne l'UPC, le problème est difficile car l'UPC a éclaté en un certain nombre de tendances. Nous en connaissons trois : parmi elles une fait beaucoup parler d'elle, est plus active que les autres, elle a des publications, des organisations plus ou moins fictives elle est dominée par Massaba. Nous n'avons pas de relation organique avec elle car cette faction de l'UPC, dès le moment de notre naissance nous a dénoncé comme un mouvement de « petits-bourgeois ». Or, je vous disais qu'il y avait eu au sein de l'UPC un coup d'état organisé par des étudiants à Akra en 1962 contre les militants de l'origine comme Abel, Toumasa, Kindé, et c'est de façon tout à fait contraire aux textes de l'UPC qu'ils ont institué une nouvelle direction de l'UPC. Depuis lors leur problème est de tenter de se légitimer au sein de l'UPC, en vain jusqu'à maintenant. Mais il y a un certain nombre de militants de l'UPC, d'anciens maquisards parfois, qui nous ont rejoints. Donc d'un côté un certain nombre de cadres de l'UPC nous rejoignent et d'autre part la faction de l'UPC de Massaba nous dénonce et depuis plus de quinze ans cette dernière parle de faire la révolution sans résultat. Devant cette carence, nous avons éprouvé le besoin créer un cadre nouveau qui réunisse les camerounais, non pas sur une base sectariste.

S.F. : Mais les facteurs de

division de l'opposition camerounaise n'ont-ils pas favorisé le maintien du régime d'Ahidjo ?

A.E. : Tout à fait, à tel point d'ailleurs, que certains pensent que l'UPC fait le jeu d'Ahidjo. On peut constater que jusqu'à maintenant, Ahidjo n'a jamais pris aucune mesure contre Massaba alors que celui-ci a animé des maquis, dont l'histoire s'est terminée dans des conditions très suspectes, de connivence avec l'armée d'Ahidjo. Alors que moi qui n'ai fait que me présenter à une élection j'ai été condamné à cinq années de prison car j'étais censé avoir consommé l'acte de subversion. Tout ceci pose problème. Nous nous interrogeons sur une possible connivence entre le gouvernement et l'UPC.

S.F. : Mais pourquoi ce black-out des mass-médias en ce qui concerne le Cameroun alors qu'il y a des régimes sanguinaires. Je pense au Zaïre, au Gabon, au Centre-Afrique, sur lesquels la presse française ne cesse de tirer.

A.E. : Nous ne connaissons pas les motivations profondes d'une telle attitude de la part de la presse française. En ce qui concerne la classe dirigeante française nous pouvons facilement expliquer leur comportement qui est fonction de la densité des intérêts français au Cameroun et de ce point de vue je ne vous apprend rien en disant que le Cameroun est parmi les pays d'Afrique Noire l'un des plus riches du point de vue agricole, du point de vue du sous-sol et du point de vue de la stratégie politique. Nous avons invité à notre dîner les journaux que nous croyons être des journaux progressistes, aucun n'est venu... même après avoir personnellement appelé certains rédacteurs en chef de ces journaux 24 heures avant le dîner.

S.F. : Nous avons remarqué l'absence de Ahidjo au sommet franco-africain.

A.E. : Cette absence n'explique rien du tout, car il est de tradition que le Cameroun n'assiste pas aux sommets franco-africains ; cela s'explique par le fait que le Cameroun n'est pas un pays francophone, c'est un pays qui a été sous la colonisation française et sous la colonisation anglaise si bien qu'on ne peut nous classer ni parmi les pays anglais, ni parmi les pays français. Depuis la création de ces sommets, le Cameroun ne participe pas aux sommets francophones en question, ce qui n'empêche nullement le Cameroun d'appliquer toutes les décisions qui sont prises à ces sommets, et le Cameroun est aussi néocolonisé que le Sénégal, la Côte-d'Ivoire à la France ou le Gabon à la France, etc...

Macodou N'diayé

Ouvrages sur le Cameroun

Abel Eyinga Mandat d'arrêt pour cause d'élection (L'Harmattan).
Département économique de l'OCLD : Dossier noir du pétrole camerounais.

UPC : L'UPC parle (Maspéro) cahiers libres.

Mongo Bédi : Main basse sur le Cameroun. Revue (peuples noirs, peuples africains).

DESTIN D'UN HOMME D'UN PAYS

Le 13 septembre 1958, Um Ngobe tombe sous les balles de soldats indigènes aux ordres d'un capitaine français, tout près de son village de Boumnyebel en plein pays Bassa. Ainsi finit l'épopée commencée dix ans auparavant, d'un homme dont le destin s'est jusqu'au bout identifié à celui du Cameroun.

Quand en 1948 est créée l'Union des Populations Camerounaises (UPC) sous l'impulsion de Um Nyobe et de Jacques Ngom formés à l'école de la CGT française à l'instar d'un Sékou Touré, le Cameroun est en pleine effervescence politique. La nouvelle constitution française de 1946 a introduit dans les territoires d'AOF et d'AEF de nouvelles dispositions ainsi que des libertés syndicales et politiques. Le Cameroun bien que ne faisant pas partie de ces entités territoriales en

bénéficie aussi - c'est qu'il est depuis la fin de la première guerre mondiale, sous tutelle des Nations Unies qui en ont confié l'administration à la France et l'Angleterre qui doivent en rendre compte.

Figure attachante que ce Um Nyobe : autodidacte intelligent mais surtout patriote intransigeant qui croit sincèrement que l'heure est venue d'encadrer politiquement les populations et demander la levée de tutelle ; mais l'administration française veille et dresse toutes sortes d'embûches sur son chemin.

Le rayonnement de UM est immense dans les masses misérables et détribalisées de Douala mais surtout en pays Bassa d'où il est issu. L'administration française lui oppose des hommes comme Mbida André Marie, futur premier ministre, Charles Okala, un grand homme d'affaire : Mais ces hommes sont de peu de poids devant l'écrasante personnalité du leader camerounais. Mais les leaders de l'UPC s'ils sont fortement implantés politiquement, apprécient mal les rapports de forces avec

l'administration coloniale. Les troubles se multiplient et de véritables émeutes éclatent à Douala. Le gouvernement Roland Pré décide le gouvernement français à publier le décret d'interdiction de l'UPC en juillet 1955. Les dirigeants de l'UPC, UM, Mayi Matip, Abel Kingué prennent le maquis, de 1955 à 1958. UM, dans le maquis se cantonnera dans une position intransigeante et refusera pratiquement tout dialogue avec l'administration française et le gouvernement installé par cette dernière et présidé par Mbida.

Le pays Bassa est en pleine ébullition et une guerre larvée éclatera entre les guerilleros de l'UPC et les troupes coloniales. Um tombe en juillet 1958 en pays Bassa qui est dès lors pacifié. L'insurrection se déplace vers le pays Bamileké. Les émissaires de l'UPC parcourent le monde et font le siège de l'ONU, multipliant pétitions sur pétitions, adjurant l'organisation internationale à intervenir au Cameroun. Entre temps, le vice premier ministre, Ahmadou Ahidjo, élu du Nord, devient chef du gouvernement. C'est un Peul de Garoua, ancien fonctionnaire des PTT qui a longtemps milité dans le parti du Dr. Aujoulat, un médecin chrétien d'origine européenne, député du Cameroun. Ahidjo est un homme secret et rusé. En fait il est affligé d'une tare : il souffre de n'avoir pas fait d'études poussées et voue une haine farouche aux intellectuels.

Les chefs de l'UPC, désorientés par la mort de Um se ressaisissent. Moumié et Kingué sont les leaders qui tant bien que mal essaient de maintenir la cohésion de l'UPC que la forte personnalité charismatique de Um avait réussi à cimenter.

L'insurrection Bamileké est matée et se termine par des centaines de morts. La plupart des chefs politiques de l'UPC prennent le chemin de l'exil. Entre temps l'indépendance du Cameroun a été proclamée et Ahidjo est devenu le premier président de la République. Moumié sera assassiné à Genève par un agent de la DST en 1961. De 1962 jusqu'à nos jours, l'itinéraire de l'UPC sera marqué par la tragédie qui s'abattra sur des militants, sur des patriotes courageux comme Osendé Afana, brillant économiste tué dans le maquis. A cela s'ajoutent les divisions politiques entre pro-chinois et pro-soviétiques. Le grand schisme de 1964 n'a pas épargné les patriotes camerounais. Kingué meurt au Caire. L'appareil de l'UPC est infiltré par des éléments à la solde du gouvernement d'Ahidjo. L'UPC n'est plus que l'ombre d'elle-même. En 1971, Ouandié, autre leader de l'UPC est arrêté dans son maquis en pays Bamileké et fusillé à l'issue d'un procès sommaire et expéditif, son avocat ayant été expulsé du Cameroun. Désormais l'ordre règne au Cameroun !!!

Macodou N'Diayé

Cameroun ! Cameroun !

Un pays aux potentialités économiques immenses. Un grand pays tant par sa diversité ethnique que par sa remuante intelligentsia, l'une des plus brillantes d'Afrique. Le Cameroun a jadis accédé à l'indépendance dans des conditions tumultueuses, marquées par les grandes insurrections Bassa et Bamileké, mais surtout par le souvenir légendaire du grand Um Ngobe, leader de l'UPC et apôtre de l'indépendance.

Aujourd'hui, corruption, népotisme, intolérance, caractérisent ce pays qu'une certaine presse complaisante s'efforce à présenter comme un modèle de stabilité politique et de réussite économique, sous la houlette de El Hadj Ahmadou Ahidjo, autocrate avisé qui se maintient d'une répression dont on ne parle guère en Europe.

Depuis 24 ans qu'il gouverne le Cameroun, le bilan du règne est impressionnant : un pays pratiquement en état d'urgence permanent, ponctué par des assassinats de centaines de patriotes camerounais et une répression qui frappe tout camerounais suspecté de contestation ou même d'esprit critique. Le régime de El Hadj ne souffre pas la moindre critique. Corruption, n'épargne pas le camarade Président Autocrate, homme sans fortune

au départ et qui se trouve aujourd'hui à la tête d'importantes affaires immobilières.

Le parti unique qui est de rigueur (l'UNC) regroupe surtout des partisans et des incapables plus enclins à faire l'éloge du chef qu'à réfléchir sur les orientations du gouvernement camerounais. La police politique camerounaise est connue par sa férocité et l'usage courant de la torture qui a déjà fait périr des dizaines de camerounais.

Certains commentateurs insistent sur la grande stabilité du régime. Ils ne disent jamais à quel prix elle a été acquise... La situation économique qu'on dit brillante ne profite qu'aux sociétés étrangères qui ont pratiquement fait main basse sur les richesses du pays. L'exemple le plus frappant est celui des hydrocarbures dont regorge le sous-sol camerounais : aucune statistique sérieuse n'a été publiée par le gouvernement depuis un dizaine d'années que dure l'exploitation du pétrole et du gaz. Rien ne permet aux camerounais de se faire une idée exacte de la production et des concessions faites aux compagnies étrangères.

Macodou N'Diayé

1) J'ai emprunté ce titre au Poème du grand poète camerounais Elblongue Epanya Yondo.

Sans Frontière Hebdo
Le regard immigré !

**Dans les kiosques
et toutes les gares**

Diffusé en Tunisie et au Maroc.

Prochainement

En Algérie, au Sénégal et en Côte d'Ivoire

Entretien avec un opposant
aux komores

LE POUVOIR DES MERCENAIRES

En mai 78, un coup
d'état commandité
par la France et
réalisé par des
mercenaires
renversait le régime
d'Ali Swalih aux
Komores.

Quatre ans après, SF
a voulu faire le point
sur la situation de cet
archipel avec Saïd
Abdallah Saïd,
secrétaire général du
Front national Uni
des Komoriens
(FN-UNIKOM)

Sans-Frontière : Quatre ans
après le coup d'état d'Ahmed Ab-
dallah et des mercenaires dont le
nommé Bob Denard, quelle est la
situation actuelle aux Komores ?

Réponse : Depuis le 13 mai 78 le
trait caractéristique est l'ins-
tallation des mercenaires dans
notre pays. Ils détiennent les
postes-clefs dans le renseignement,
l'armée, le tourisme et même dans
l'enseignement. Abdallah leur a
donné une grande partie de notre
Territoire national. Ils partagent
avec des africains du Sud l'île de
Mohélie.

Plus généralement, c'est l'échec
et le désastre. La réforme agraire a
été arrêtée. Abdallah a repris pour
son propre compte ou celui de ses
amis les terres déjà nationalisées
du temps de Qwalih, c'est-à-dire
presque la totalité de l'île d'An-
jouan et une grande partie de la
Grande-Comore. Autre exemple,
plus de 30 000 élèves ont été ex-
pulsés des écoles où n'existe plus
de programme officiel. Economiquement tous les projets
ont échoué. Dans les campagnes, il
n'y a pas de médicaments, de
médecins. A la Grande-Comore,
plus de quinze personnes meurent
de faim tous les jours. C'est une
faillite totale.

S.F. : Au mois d'avril, il y a eu
des élections. Que pouvez vous en
dire ?

R. : L'organisation de ces élections
montre bien que le pouvoir des
mercenaires est acculé. Le pouvoir
entendait tout à la fois chercher
une légitimité et tenter de brouiller
les cartes.

Se légitimer car le pouvoir est
discrédité intérieurement et inter-
nationalement. Car depuis le coup
d'état de 78, la plupart des pays de
la région (Madagascar, les

Seychelles, la Tanzanie...), ont
coupé les ponts avec le régime des
mercenaires tant au niveau
politique qu'économique. Toute
l'Afrique progressiste et même au-
delà répugne à avoir des rapports
avec un régime dirigé par des mer-
cenaires.

Mais aussi brouiller les cartes au
niveau politique. C'est pourquoi le
Front National a appelé au boycott.
Et cet appel a été entendu
puisque mis à part les étudiants
maoïstes de l'Association des
Etudiants Komoriens (ASEK) qui
par ailleurs collaborent avec Ab-
dallah, il n'y a pas eu d'opposition
présente à ces élections.

Ainsi, la manœuvre a été un
échec. Les élections n'ont pas mis
fin à l'isolement du régime.

S.F. : Que représente le Front
National UNIKOM ?

R. : Il regroupe la majorité de l'op-
position issue d'une fusion inter-
venue en juillet 81 entre le Front
National et l'Union des Komoriens.

Nous sommes présents au sein de
notre peuple sur le sol national

Nous avons de bons rapports avec la gauche française

avec des Comités Populaires,
organisés clandestinement au sein
des villages, des villes et des quar-
tiers, et aussi dans l'émigration
Komorienne en France. Nous
avons un Conseil Suprême pour la
Défense de la Révolution de 159
membres, un Comité Central de 64
membres dont 31 sont à l'extérieur
et un Bureau exécutif qui coordonne
les différentes activités du
Front.

Notre Force n'est pas une force
de destruction mais d'organisation,
d'éducation, de responsabilité qui
pense au lendemain de notre pays.
Nous avons un projet de société ;
celui qu'à tracé le camarade Ali
Swalih assassiné le 29 mai 78 et
dont nous sommes les héritiers. A
ce projet, nous n'avons rien à
changer car il va dans le sens de la
démocratisation politique et
économique du pays, de la décen-
tralisation, de la dignité de notre
peuple. C'est un projet authentique
ment démocratique et populaire.

De plus notre Front possède une
assise internationale car nous
avons des contacts avec l'ensemble
des forces progressistes de l'Océan
Indien, de l'Afrique et du monde.

Voilà ce que nous sommes, la
tendance majoritaire qui est à
l'avant-garde de la lutte.

S.F. : Mais vous n'êtes pas seuls
dans l'opposition.

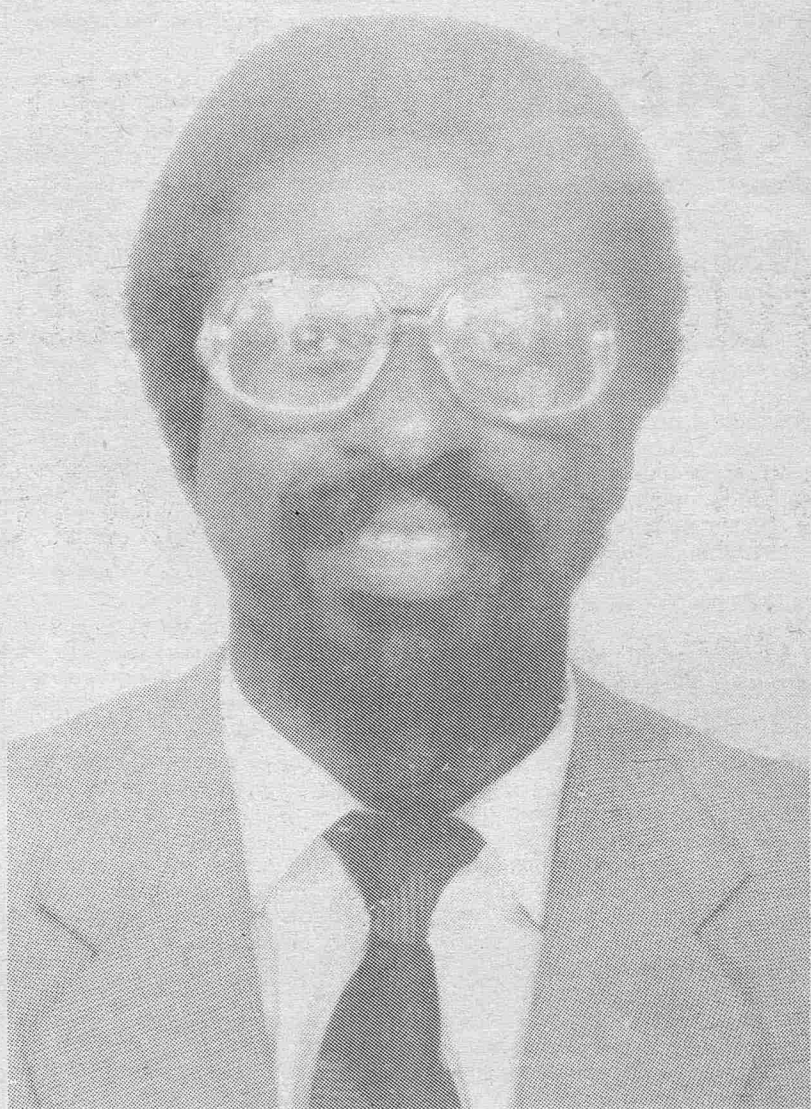
R. : C'est vrai. Il existe une autre
tendance. Elle est composée de
plusieurs factions. IL y a l'ASEK
qui est principalement implanté en
France et se réclame du maoïsme.

Du temps de Swalih, ces étudiants
avaient refusé de retourner au
pays pour mettre leur savoir à la
disposition de leur peuple. Mais
quand Abdallah a pris le pouvoir,
certains d'entre eux ont accepté de
revenir et de travailler pour lui.
C'est une caution de gauche. Ils ne
font que crier car on leur permet de
crier.

Il y a aussi une tendance oppor-
tuniste. Mouzour Abdallah, ancien
ministre des affaires étrangères
d'Ali Swalih qui est un traître. Saïd
Ali Kemal ancien ambassadeur
d'Abdallah. A ceux-ci il faut
rajouter Yacoub Mohamed Soilihi,
ancien secrétaire général du Front
National qui a été exclu en avril de
notre organisation. Tous ces gens
sont prêts à composer pour
quelques postes honorifiques avec
Abdallah.

S.F. : Peuvent-ils constituer une
solution de rechange de
l'impérialisme vu le discrédit
d'Abdallah ?

R. : Oui, l'impérialisme a voulu
depuis longtemps utiliser ces forces
et ce n'est pas un hasard qu'on



nement français. Depuis 78, le
langage changea. Le régime des
mercenaires déclara que le
problème de Mayotte n'intéressait
pas la communauté internationale
mais seulement la France et les
Komores. Ainsi tout le travail
diplomatique a été abandonné. De
plus l'isolement international
d'Abdallah a rendu plus facile l'oc-
cultation du démembrement de
notre territoire.

S.F. : Mais actuellement se mène
une campagne pour la départe-
mentalisation de Mayotte.
Quelle sera l'attitude du gouver-
nement français, selon vous ?

R. : Cette campagne n'est pas
nouvelle. Elle a été relancée par la
droite française et en particulier
chiracienne. Elle se situe dans le
cadre global de la campagne anti-
gouvernementale.

Quant à la position du gouver-
nement français, nous l'ignorons
pour la simple raison qu'après un
an elle ne s'est toujours pas ex-
primée. Par contre, nous pouvons
parler de la position du PS. Avant
le 10 mai, le PS français soutenait
l'opposition Komorienne,
dénonçait la partition de notre pays
et condamnait le gouvernement
illégal et illégitime d'Abdallah. Cet-
te position est-elle caduque ? En
tout cas, rien n'est plus comme

des Komores à Paris.

S.F. : Depuis le coup d'état des
mercenaires, on a constaté que la
question de Mayotte ne retient
plus autant l'attention des in-
stances internationales comme
auparavant.

R. : Cette remarque est juste. Du
temps d'Ali Swalih, à tous les
niveaux (ONU, OUA, pays non-
alignés, Ligue Arabe, Ligue
Islamique...), une importante of-
fensive avait été lancée contre la
partition décidée par le gouver-
nement. Nous sommes déçus. Les
socialistes prétendent qu'ils ne
veulent pas donner Mayotte en
cadeau à Abdallah. C'est un faux
argument.

S.F. : Plus généralement, quels
sont vos rapports actuels avec le
gouvernement français et la
gauche française ?

R. : Nous sommes déçus aussi bien
pour Mayotte que pour tous les
aspects franco-Komoriens. En-
premier lieu, le gouvernement
français a refusé de nous recevoir
officiellement. Mais surtout, alors
que même Giscard ne s'était pas
permis de recevoir Abdallah qu'il
avait pourtant contribué à mettre
en place, F. Mitterrand depuis sa
prise de fonction a reçu trois fois
Abdallah à l'Élysée.

Nous avions de bons rapports
avec la gauche française. Nous
espérons les maintenir mais nous
ne comprenons pas son attitude
actuelle et celle du gouvernement
qui donne indirectement un appui
au régime des mercenaires.

S. F. : Comment voyez-vous
l'avenir ?

S.F. : En dépit des difficultés de
manière optimiste. Le régime des
mercenaires est profondément
isolé et la crise touche tous les
domaines de la vie de notre peuple.
De sont côté le Front National se
renforce. Bientôt viendra le
moment où notre peuple sera
amené par une action à se libérer et
à reconquérir sa liberté et sa
dignité.

Propos recueillis par
Raphaël Constant

L'Archipel des Komores

L'...Archipel des Komores est
situé dans l'Océan Indien et est
formé de quatre îles : Mohéli
(290 Km²), Mayotte (374), An-
jouan (427) et la Grande-Comore
(1148).

Colonie française dès 1841,
les Komores accèdent
unilatéralement à l'indépendance
le 6 juillet 75. Le gouver-
nement giscardien en profite
pour démembrer l'archipel en
dépit de promesses antérieures
en proclamant Mayotte collec-

tivité Territoriale Française.

Le 3 août 75, les forces
progressistes avec à leur tête
Ali Swalih prennent le pouvoir
et mènent une politique anti-
féodale et anti-impérialiste.
Certaines erreurs et l'absence
de base populaire organisée
permettent à Ahmed Abdallah
de faire un coup d'état le 13 mai
78 avec l'aide de la DST et la
participation de mercenaires
français, et d'installer un
régime autocratique.

Lotfi Dziri:

«...Quand on dit, on stimule; quand on fait voir, on conditionne

Lotfi Dziri est tunisien. Il vit en Alsace depuis 12 ans. Il est dramaturge, metteur en scène et acteur. Il écrit des pièces qu'il met en scène et qu'il joue. A son actif deux pièces qui ont remporté et remportent encore un vif succès du public immigré aussi bien que français : Ali Parle, 1978 et Conte Pour l'Autre, 1979.

Sans-Frontière : Avant d'aborder ton travail théâtral proprement dit, peux-tu retracer succinctement ton itinéraire ? Comment es-tu arrivé au théâtre ? Es-tu venu en France dans cette intention ?

Lotfi Dziri : Pa du tout ! Il faut dire combien malheureusement les métiers d'art, les métiers touchant à la culture sont dévalorisés au Maghreb, quel que soit le milieu auquel on appartienne. Il n'est pas bien vu de l'opinion d'être chanteur, danseur ou comédien... Le théâtre n'est que mon pendant personnel à un travail qui, lui, avait toute la reconnaissance du milieu, les études. Je suis venu en France pour des études. Etant déjà diplômé en éducation physique et sportive, je suis venu pour une spécialisation. Finalement je me suis spécialisé en éducation « élargie » et j'ai vécu pendant 7 ans, complètement phagocité par l'enfance inadaptée.

S.F. As-tu choisi le théâtre par stratégie de l'efficacité, comme un moment efficace et privilégié pour communiquer ou comme un genre auquel tu trouves des racines culturelles maghrébines ?

L.D. : Je crois que l'expression que tu utilises : choisir le théâtre par stratégie de l'efficacité est tout à fait exacte. Je pense que tous les gens qui s'expriment par le biais du théâtre, le font par rapport à une stratégie de l'efficacité, mais il faut tout de suite ajouter que c'est que stratégie de leur propre efficacité... En tant qu'individus soumis à un jeu social, on ressent le besoin d'organiser un jeu sur les planches, comme si quelque part dans l'inconscient, quelque chose nous disait c'est ce second jeu, le donné à voir et à écouter, qui va permettre

la translation efficace du jeu social qu'on est obligé de jouer.

S.F. : La tradition orale maghrébine, celle des conteurs, se retrouve dans ton travail. Une de tes pièces s'intitule Conte pour L'Autre et dans celle-ci comme dans Ali Parle, il y a une situation de conteur en abyme : Ali parle, raconte à l'étudiant, le récitant du Conte raconte, comme l'acteur, le conteur raconte au public...

L.D. : Il y a un terme français qui s'applique merveilleusement bien à la réalité maghrébine : la théâtralité. On a l'impression que ce terme est la contraction du mot réalité et du mot théâtre... J'ai le sentiment en ce qui concerne le Maghreb que la vie de tous les jours est une théâtre-réalité, une théâtralité. Prenons l'exemple d'un homme qui sort de chez lui pour faire le marché. Quand il arrive devant le maraîcher, il n'aura jamais un rapport d'acheteur à vendeur, mais un rapport de troc. L'argent constituant encore un élément de troc et non un pouvoir d'achat, la discussion va s'organiser entre deux individus d'une même communauté et non deux individus soumis à une institution, en l'occurrence, l'institution de l'offre et de la demande, du marché... Cela est dû au besoin de l'oralité d'une société qui a des origines orales. Il faut que les choses passent par la parole même lorsqu'elles sont visiblement établies pour agir. L'activité se trouve prise dans une oralité qui est toujours là....



S.F. : On a l'impression dans tes pièces qu'il n'y a aucune mise en scène du corps. Il n'est là que comme prétexte, comme support à la voix, à la parole... de telle sorte qu'il n'y a pas du donné à voir, il n'y a rien à voir, par contre, il y a du donné à entendre, à écouter...

L.D. : Oui absolument ! Pour des raisons spectaculaires et aussi pour des raisons de différences entre une civilisation et une autre, entre une société et une autre, ma raison me pousse à accepter qu'il y ait du donné à voir qui se suffise à lui-même, mais je dois avouer que c'est une volonté de ma part pour comprendre ça, je fais acte de tolérance, je fais un effort sur moi-même pour tolérer que ces choses-là puissent exister, le donné à voir qui se suffit à lui-même. En fait, je suis convaincu du contraire ; quand on dit, on stimule ; quand on fait voir, on conditionne... Pour moi, le théâtre ne peut trouver sa raison d'être réelle que sur la base d'un ensemble de stimuli faits par les comédiens à l'adresse du public... c'est-à-dire laisser le spectateur maître de son imaginaire, pour qu'il puisse mettre sur les mots qu'on lui envoie les décors dont il a envie et non de fixer sa pensée, sa change émotionnelle... dans un lieu défini, carré... Pour ma part, le spectacle n'est rien d'autre qu'un simple moyen de remettre chacun dans son affect propre, dans ses émotions propres...

S.F. : Comment travailles-tu ? Organises-tu les matériaux pour écrire tes pièces ?

L.D. : Il y a deux sources. La source originelle : La Tunisie, mon enfance, la mémorisation que j'ai faite de tous ces espaces et de tout ce temps, des rapports entre les gens, de la réalité de leurs vêtements, de leur voix, de leur préoccupations... de la façon dont ils vivent leur peine et leur joie, de la façon dont ils s'organisent une fête... La deuxième source est culturelle, elle est diversifiée et éclectique... mais malgré tout, je reste profondément enraciné dans ce que j'appelle l'oralité. Quand je connais personnellement des gens qui font des choses, j'éprouve beaucoup plus de plaisir à les entendre m'en parler, plutôt que de lire sur ce qu'ils ont fait. J'échappe ainsi à l'écriture et à la lecture, pour ce qu'elles représentent dans ma tête, de morbide, dépuisé...

S.F. : As-tu au préalable procédé à des discussions avec les intéressés, ceux qui se trouvent représentés dans tes pièces, le travailleur immigré et l'intellectuel immigré ?

L.D. : Absolument ! Pour Ali parle, ça a été une vie en commun avec la communauté migrante,



pendant 4 ans. Non pas avec l'objectif délibéré d'en sortir un spectacle. Le spectacle est sorti par la volonté de ces gens et non par la mienne. J'ai commencé par aller dans les Foyers Sonacotra en tant qu'immigré intéressé par un événement issu de sa propre communauté... cette espèce de démarche légitime : les travailleurs maghrébins bougent, l'étudiant maghrébin est intéressé par cette affaire qui est aussi la sienne et il va voir, écouter, tenter de comprendre quel en est l'enjeu. Et comme je n'étais pas d'un bord défini politiquement et syndicalement, que je n'allais pas avec des plates-formes, des mots d'ordre, des systèmes de revendication, j'ai peut-être eu plus les moyens qu'un autre d'être admis dans cette communauté... Sur la base d'une amitié, les travailleurs immigrés me demandaient souvent, quand je me trouvais chez eux, de faire des improvisations. Ils prenaient du plaisir à me regarder faire le pitre, car pour eux, le théâtre c'est faire le pitre. Et tout doucement parce que j'improvisais, j'ai tenté de leur expliquer qu'il n'y avait pas que ce

Ali parle

Ali, un travailleur immigré d'un certain âge, mène mune vie solitaire en France. Son exil dure depuis 18 ans. Un jour, sa solitude se trouve rompue par une visite. Un étudiant français frappe à sa porte au foyer Sonacotra. Le but avoué de l'étudiant est d'alphabétiser Ali, en fait il prépare un mémoire de sociologie sur les travailleurs immigrés et l'alphabétisation n'est qu'un moyen commode pour approcher « l'objet d'étude ». S'instaure alors un dialogue entre les deux hommes, au fil duquel Ali, malgré son français approximatif et son vocabulaire réduit, parvient à parler sa Différence. Ainsi s'impose-t-il sujet face au discours sociologique qui voulait le chosifier et en faire un « objet d'étude ».

Quand on dit ...

côté farce, pitre, clown et que même un clown qui nous fait rire aux larmes, peut dans le même temps suggérer chez nous des émotions fortes qui poussent à la réflexion par rapport à un thème, à une idée. Et ça, je dois dire qu'ils l'ont parfaitement compris... Plus tard, quand j'ai trouvé la manière de récupérer toute cette matière pour en faire un écrit le théâtre, quelque chose qui s'ordonne en termes d'actes, de scènes, de situations... chaque fois que je terminais une partie, j'allais en discuter avec eux et c'est comme ça que le spectacle est né...

S.F. : Comment les intéressés reçoivent-ils la représentation que tu fais d'eux ? Est-ce la fonction miroir ?

L.D. : C'est la fonction-miroir, mais cette fonction se trouve très vite couverte comme on couvre un miroir par un second aperçu plus important : le principe même de la différence. Ali, dès qu'il rentre chez lui, prend le soin de se défaire de sa tenue de travail pour recréer un espace originel. Ali parle de son endroit, à travers ses vêtements, à travers sa chambre, à travers ce lieu originel qu'il s'est recréé... Les soirs des premières représen-

tations, le public était au trois quarts composé de travailleurs immigrés et depuis quand on joue pour des associations, dans des maisons de quartier, dans des centres socio-culturels, ils sont toujours là, que ce soit à Colmar, à Nancy, à Metz, Belfort, Grenoble ou Montbéliard... et c'est merveilleux de constater que chaque fois, les gens peu qui et pour qui ce spectacle existe, sont dans la salle, comme pour te dire : ne crains rien, on est là... et s'il y a quelqu'un qui a envie de porter la contradiction, ne t'inquiète pas, on est là...

S.F. : La langue utilisée dans tes pièces - le français - ne fonctionne-t-elle pas comme un handicap... ?

L.D. : On revient là au système de l'oralité... Le travailleur immigré tente de dire : quand je parle en français, je suis limité par mon vocabulaire et par conséquent, je n'arrive pas à signifier chaque fois ce que je ressens et ce que j'ai envie de dire, mais je compte sur toi qui écoutes pour partir sur la base de mes stimuli et pour construire tout ce monde que je te donne à imaginer...

S.F. : Comment les intellectuels immigrés reçoivent-ils tes pièces et plus particulièrement Conte pour l'Autre ?

L.D. : Ils m'aperçoivent comme un oracle de mauvais augure et ils ont des réactions violentes face au Conte où j'anticipe sur le destin de l'intellectuel immigré revenu au pays. Leur première réaction est la dénégation : c'est pas possible que

ce soit vrai, c'est pas possible que je devienne comme ça. Dans un deuxième temps, la dénégation laisse la place à des rationalisations... politiques : je suis d'origine pauvre, je suis fils de paysan, de docker... je ne serai pas comme ça, je ne ferai pas partie de l'élite privilégiée...

S.F. : On a parlé de la réception des intéressés, mais qu'en est-il de la réception de l'autre, du public français ?

L.D. : J'ai peur que dans ma réponse il y ait quelque chose de prétentieux... la chose qui me vient à l'esprit est la poésie. Je crois que le public français fait très vite le rapport à la poésie dans le genre de spectacle. Il a tendance à me dire que la France n'est pas mécanisée, qu'elle n'est pas industrialisée à tel point que le peuple français soit complètement défait de sa poésie. En même temps, j'ai l'impression qu'il a tendance à me faire sentir, à me dire : il ne faut pas croire que ce que tu nous ramènes, c'est uniquement une réalité du Maghreb, ce n'est pas seulement une réalité d'ailleurs qui n'a que des effets d'exotisme...

S.F. : Quels sont tes projets ?

L.D. : Je suis en train de monter une nouvelle pièce, le syndicat. Par ailleurs, je travaille à un film qui sera le prolongement de *Ali Parle* et je vais monter prochainement une pièce, *La Diseuse* en coproduction avec le T.N.S.

Propos recueillis par
Slaheddine Dchicha



Conte pour l'autre

Un jeune immigré quitte son pays pour continuer ses études universitaires en France. Il s'efforce de vivre son séjour comme une étape provisoire et transitoire qui prendra fin avec l'obtention du diplôme. Cette mise entre parenthèses de sa tranche de vie européenne ajoutée à ses origines culturelles fait de lui un inadapté. Doublement marginalisé, en tant qu'étudiant et en tant

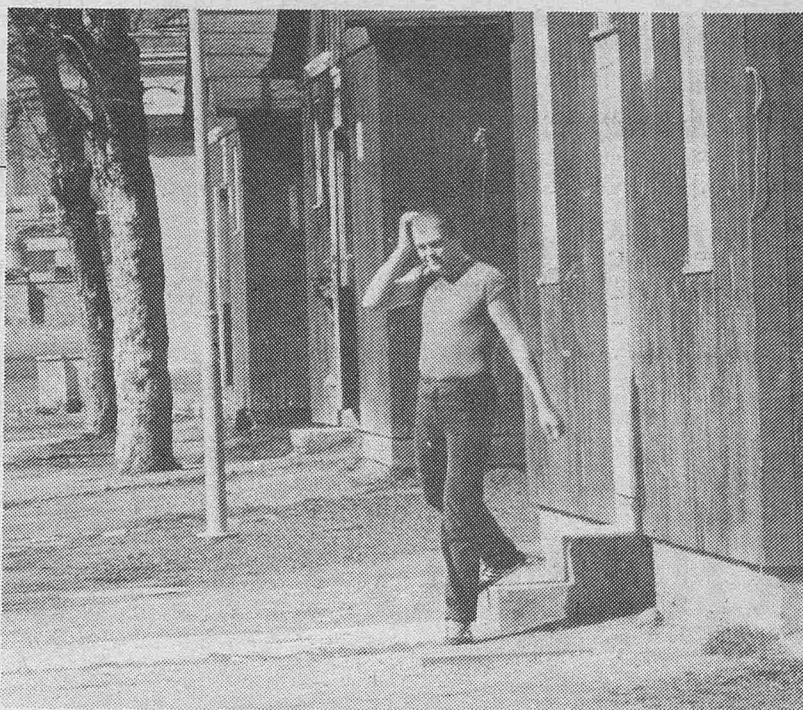
qu'étranger, il ne peut s'impliquer nulle part, dans rien.

Mais malgré sa bonne volonté, son séjour en France l'avait transformé fondamentalement, puisqu'en même temps que le diplôme, l'Occident lui avait délivré ses façons de penser, ses façons de faire, sa vision du monde. Il lui avait inculqué aussi un discours politique et idéologique qui n'a aucune prise sur le monde du travail et sur la

paysannerie maghrébine qu'il tente d'approcher, mais dont il se trouve coupé de fait par le diplôme, ce passeport pour les privilèges.

Ainsi se trouve-t-il, à son retour, tout aussi inadapté, tout aussi étranger à sa société d'origine qui ne l'avait pas attendu et qui s'était transformée lors de son absence.

Slaheddine Dchicha



Transitville

Le dur métier de l'exil

C'est un livre honnête, assez courageux qui vient combler les lacunes de cet exode dit : « d'étranges émigrants de l'Est ». Des témoignages pathétiques, souvent désespérés nous sont contés. Le point de chute est un « No Mans' Land » situé dans les confins de Vienne où on arrive un jour par les chemins de traverses, la chair meurtrie.

Traiskirchen est cette ruche en désordre où on afflue après avoir déjoué mille pièges et épuisé toutes ses forces. Chaque pas est une confrontation. Qui de Tchécoslovaquie, qui de Pologne, qui du Caucase, qui de Roumanie... Il suffit d'aspirer à une vie meilleure et la tragédie a lieu. En voie de fixation, les « transitaires » se montrent déterminés. Ils nous relatent les obstacles scabreux qui sont un barrage de fil de fer barbelé, un chien policier, une barbe qui aurait le malheur de pousser, les signaux électroniques, les projecteurs dans une nuit de fuite, l'obtention d'une « dorachka » (1), un général directeur suprême de la police politique... Tant de détours insolites, de sueurs froides pour arriver à Transitville. Les étapes pour y parvenir sont pleines d'absences, de mépris, d'aventures rocambolesques subtilement dosées. Ainsi Milan, le prolo de Prague - homme-grenouille à ses heures de loisir - blesse son adversaire dans une rive, écope d'un an ferme dans la prison de Pankratz qui servit de toile de fond pour le récit de « L'Aveu » d'Artur London. Milan veut montrer au commandant Coustaud la nouvelle méthode qu'il mit au point pour tuer les requins. Il plonge un soir dans la rivière Dyjna, rejoint la Morava où il passa une nuit entière sous l'eau, nageant de son mieux vers Transitville. Une brèche dans le filet et le voilà appréhendé par un chien policier qui voulait attenter à sa délivrance toute proche. Milan le noie délicatement, se disant : « Ce n'est pas un chien que j'ai tué, c'est un ennemi ».

Le récit du maçon Jerzy est cruel. Barbara, fille d'un soudeur, décide son fiancé de changer de métier. Le voilà flic au moment où éclate la grève des chantiers navals à Gdansk. Cela envenima les rapports avec son beau-père qui ne voulait pas de cette graine sous son toit. Même le prêtre fut gêné par l'uniforme de Jerzy et lui refusa sa bénédiction. Jerzy parvient à prévenir Walesa du vaste coup de filet que la « Sécu » préparait. Désemparé, il quitte la Pologne avec son frère sûr une moto. L'expédition allait finir dans la

rivière Mura. Ils arrivent cependant à Radkersburg, village autrichien, presque nus.

Avec tant de talent, de drôlerie parfois, ces voyageurs qui n'ont pour bagage que des rêves fluorescents dans la tête, nous content d'étranges exils. Cabor, un sourd-muet, convoyeur de camions, fonce sur la frontière et défonce deux barrières avant d'atterrir à bord d'un poids lourd volé à Transitville. Barbe-bleue lui, ne pensait certes pas qu'on l'obligerait à raser la barbe pour procéder à une simple vérification d'identité. Voilà Lazlo, garçon de passe à Budapest, se lie dans un Hammam avec F... une grande personnalité de la ville qui facilita son départ. Refoulé d'Italie, il arrive à Transitville où il demande l'asile politique. Pour quitter l'URSS, Mme Brinbow, Véra, tartare d'origine se marie avec un juif. Quant à Youri, spécialiste de chauffage central n'a qu'une seule idée en tête ; aller dans un pays froid et donner un sens à sa vie. Il choisit le Canada mais devait inéluctablement tomber à Transitville où Ion et Marie qu'on appelle ciniquement « le couple-qui-ne-partira-jamais - font faction et caressent l'espoir de se fixer en Amérique.

Nous avons laissé nombre de personnages plus intéressants les uns que les autres. Il appartient au lecteur de les découvrir, de vivre avec eux le long de ces pages spasmodiques, suivre leurs périples et leurs escales houleuses. On admirera à la fois la subtilité de Tibor Tardos (2) et les variations sur ce thème de l'exil où le sarcasme suinte de tous les pores. L'Occident étant tantôt la limite, tantôt le but du monde. Ces personnages insolites sont dénichés par un Libanais attachant, du nom de Mister Youssouf qui connaît le terrain mieux qu'un pisteur de métier et les exilés mieux que le général B...

Transitville étant le souffle intermédiaire qui ne s'accomplit guère parfois. Mais dans le vertige du vécu, un soubressaut nous pousse à deviner la volonté ferme et comprendre la tenace résolution de l'Homme, si essentielle à sa survie.

Bousfiha Nourredine

(1) Un genre de laissez passer.

(2) Un Hongrois parti de Budapest après 1956. Il anima le Cercle Petöfi qui fut le moteur de la révolution des Conseils ouvriers.

Tibor Tardos. Transitville « Etranges émigrants de l'Est ». Cahier libres, François Maspero, 1982., 188 p.

Par la troupe de théâtre palestinienne de Jérusalem
« El Hakawati »

Les 1001 nuits d'un lanceur de pierres

C'est le 15 juin que la troupe de théâtre Palestinienne de Jérusalem El Hakawati a donné la première mondiale de sa dernière création intitulée : « Les milles et une nuits d'un lanceur de pierres ». La troupe El Hakawati a déjà fait leur tournée en Europe avec ses deux derniers spectacles : « Au nom du père, de la mère et du fils » et « Mahjoub, Mahjoub ».

Cette fois-ci la troupe avait été invitée à venir en France pour y faire une création par Jérôme Savary, Directeur du nouveau Théâtre Populaire de la Méditerranée qui a entièrement financé la production des « mille et une nuits d'un lanceur de pierres ». Les décors de la pièce ont, d'ailleurs, été réalisés dans les ateliers du N.T.P.M. à Béziers.

Mais Jérôme Savary a été soumis à des pressions de la part des notables locaux, notamment de M. Georges Frêche Maire socialiste de Montpellier et sioniste notoire qui a refusé que la pièce soit jouée à Montpellier dans le cadre des rencontres Nord-Sud de la culture qui avaient lieu au moment de la création de la pièce.

C'est pourquoi « Les 1001 nuits d'un lanceur de pierres » ont dû se contenter de l'hospitalité du théâtre de l'Olivier à Istres (près de Salon) avant de partir pour les Festivals de l'Europe du Nord à Hambourg et à Copenhague, moins perméables que le Midi aux influences sionistes.

La pièce, comme son titre l'indique, combine le thème immémorial de Schéhérazade et Nassour, un gamin Palestinien qui ne dispose que de cailloux pour manifester son opposition à l'occupation militaire israélienne de son pays. Nassour lance une pierre sur la voiture du gouverneur militaire, le Hakim, et Oum Mustapha, nouvelle incarnation de Shéhérazade se rend auprès du gouverneur pour essayer de le sauver. La scène du couvre-feu, imposé à toute la population par le gouverneur, à la suite de ce jet de pierres, est l'une des plus réussies de la pièce. Beaucoup d'autres scènes mériteraient d'être mentionnées par la très grande profondeur de leur symbolisme. La mise en scène est de François Abou Salem et la musique de Mustapha El Kurd.

Encore une fois, Jérôme Savary doit être remercié et félicité d'avoir permis, en prenant à sa charge le financement de l'opération, que cette pièce voit le jour malgré l'opposition des potentats méridionaux.

Philippe Daumas



Un voyageur nommé Ibn Battûta

Ibn Battûta n'est pas « le voyageur de l'Islam ». Du moins, il n'est pas que cela. C'est d'abord et avant tout un voyageur. Un voyageur tout court. C'est-à-dire qu'il ne se contente pas de ce que racontent les autres. Il veut voir avec ses yeux. Même s'il est pieux au point d'effectuer trois fois le pèlerinage à la Mecque, ce qu'il veut en premier lieu c'est observer les moeurs des peuples de son temps. Qu'importe qu'ils fussent Juifs, Chrétiens, Bouddhistes... ?

Il n'a que vingt et un ans quand il décide de quitter Tanger en 1325 et d'entreprendre un grand voyage. Il parcourt alors non seulement le monde musulman mais aussi l'Inde où il passe huit ans de sa vie, la Chine dont il est saisi d'admiration devant ses institutions, sa « bureaucratie », Constantinople, Ceylan, l'Empire du Mali... Ce voyage durera près de trente ans. Puis ce sera le retour au pays. Et la

réédition des *Voyages* traduits par Defremery et Sanguinetti en 1858 et qui trouvent aujourd'hui, après six siècles, tout naturellement leur place dans la collection « Découvertes » chez François Maspéro.

60 ans après Marco Polo prisonnier des Génois qui dicta ses souvenirs à son compagnon de cellule Rustichello de Pise, Ibn Battûta dicte ses récits à Ibn Juzzay al-Kalbî, secrétaire du Sultan mérinide de Fès Abû Inan. Ce « Géographe malgré lui » que son traducteur anglais Sir Hamilton Gibb considère comme « le voyageur par excellence » décrit le terrain, le climat, les villes... avec une déconcertante précision des détails. Parle des techniques, de la vie sociale, politique et économique des pays qu'il traverse, de la codification du Droit coutumier par Gengis Khan, de l'accaparement des grains en Inde, de la pratique des impôts, de cette terrible peste qui ravagea le pour-

tour de la Méditerranée de 1346 à 1353...

On ne se rend compte qu'avec plus de force, aujourd'hui, que cet homme que ses détracteurs accusaient d'élucubrer des histoires à dormir debout était un voyageur hors du commun, largement en avance sur son temps. Mais qu'on ne s'y trompe pas ! Ibn Battûta n'est pas un homme austère. Au contraire. C'est un amoureux de la vie. De la belle vie. Un passionné de la musique et des femmes.

Mustapha Ammi

Voyages d'Ibn Battûta, traduits par C. Defremery et B. R. Sanguinetti, avec une introduction de Stéphane Yérasimos, aux éditions François Maspéro, collection « Découvertes », 3 tomes : 477 p., 478 p., 462 p.

Comme chaque année, l'après-Cannes offre une affiche pauvre en nouveautés. C'est la période estivale des films français comiques de deuxième catégorie, ou des reprises de productions américaines à grand spectacle.

Carmelo Portelli
Par intérim

Ben Hur

de William Wyler, avec Charlton Heston, Stephen Boyd, Jack Hawkins.

Dépassement des grandes reconstitutions historiques où les moyens financiers ne sont pas épargnés, beauté des décors, des costumes de la Rome antique, affrontement de deux idéologies au carrefour de deux civilisations, ardeur des chrétiens, néophytes, qui opposent la pureté de leur foi et leur martyre à la barbarie du pouvoir romain. Tout y est, et le manichéisme de rigueur au milieu de courses de chars, de mouvements de foules.

La célèbre course de chars, une des plus « mouvementées » du cinéma mondial a demandé à elle seule quatre mois de tournage pour dix minutes de projection : soixante-dix huit chevaux de race pure, des milliers de figurants sur des gradins de 5 étages dans une arène de plus de 8 hectares, 9 conducteurs d'attelage blessés. Et, luttant côte à côte, roue contre roue : le bon contre le mauvais. Le héros : Ben Hur. Un Charlton Heston haut en couleur. Charlton Heston d'il y a plus de 20 ans - pleine force et pleine beauté - en technicolor. Un Charlton Heston de légende.

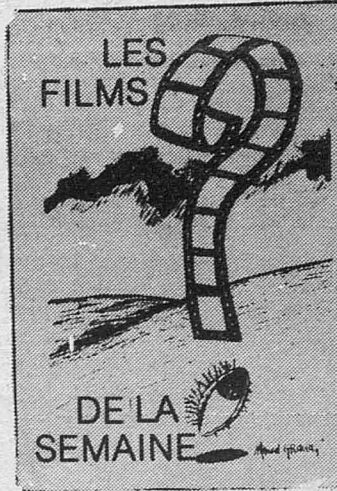
Vingt ans ont passé, la mode cinématographique aussi. Nous assistons à cette reprise comme dédoublée, comme « second degré ». Double recul historique et technique, où les acteurs, fardés et sophistiqués, quel que soit leur talent, ne sauraient plus nous émouvoir.

Pour les enfants, cette « mise en images » d'une civilisation et d'une époque passées demeure toutefois un fabuleux spectacle.

Hammett

De Wim Winders avec Frédéric Forrest, Brian Keith, Marilu Henner, Sylvia Miles.

L'ambiance y est, le cadre aussi. San Francisco côté China Town avec la densité et les couleurs typiquement asiatiques. Ça grouille. De plan en plan, Wim Winders nous ballade à travers les dédales d'un quartier où corruption et prostitution sont les seules règles du jeu. C'est sur les traces d'une jeune chinoise échappée d'un lupanar, filée par Dashielle Hammett, ancien privé reconverti dans la série noire, que nous plongeons dans une intrigue plus ou moins vraisemblable et somme toute assez classique. Chantage, meurtre, une touche d'érotisme (la projection du film « Blue » d'époque ne manque pas de piment) tels sont les ingrédients qui font de ce film un bon polar dans la tradition américaine, suspense à l'appui, bien sûr. L'ami fidèle sera l'instigateur et la charmante enfant passera de l'état de victime à l'état de maître chanteur.



Cela aurait été parfait si l'on n'avait voulu nous faire prendre pour une nymphette une asiatique aux pommettes trop creuses et aux charmes défraîchis. Ajustez votre lorgnon, Monsieur Coppola !

Le bon, la brute, le truand

de Sergio Leone, avec Clint Eastwood ; Lee Van Cleef, Mario Brega, Eli Wallach.

Nous vous avons présenté, la semaine dernière, parmi nos critiques, celles de deux reprises estivales : « Ben Hur » et « La Guerre des Etoiles », ces films étant, l'un comme l'autre l'étalon même du genre cinématographique qu'ils représentent.

Cette semaine, nous sommes allés revoir un film lui aussi à grand spectacle qui a été le pilier d'un genre non moins important que le film d'époque ou celui de sciences-fiction : le western spaghetti.

« Le bon, la brute et le truand », dernier volet d'un triptyque, « pour une poignée de dollars », « et pour



quelques dollars de plus » en étant les deux premiers, se place comme un des maillons les plus importants de la Saga Leone. Il vient parachever cette oeuvre chorégraphique, imposant plus que jamais le rythme et la matière propre aux westerns spaghetti. En effet, on peut considérer que ces deux premières réalisations de Sergio Leone, (exclusion faite du « Colosse de Rhodes ») enchaînées l'une l'autre par le poids des mêmes acteurs, Clint Eastwood et Lee Van Cleef, ont été pour le metteur en scène des coups d'essai établissant à jamais sa griffe. « Le bon, la brute, le truand », est un film dont la rigueur de mise en scène n'a d'égale que sa justesse, bien que le scénario et les personnages trahissent un profond manichéisme qui pourra servir d'argument aux détracteurs du genre. Mais si les personnages sont poussés aux extrêmes, ils en sont non moins subtils. Certains n'en retiennent que l'apparence moraliste, apparence qui rend si superficiels les westerns spaghetti qui s'effondrent même parfois dans le vulgaire.

Après quinze ans, Sergio Leone nous étonne toujours par l'originalité de ses prises de vues et son montage remarquable. Mais qu'est-il donc arrivé au fameux « Hou, hou, hou... ». de la musique d'Ennio Moriconé, devenu dans cette dernière copie Ai, ai, ai, ai, A... cri de cochon qu'on égorge, plus apte à figurer dans Tarzoum, et qui a suscité tant d'éclats de rire dans la salle ? Il faut croire que les chœurs se sont égosillés au fil des projections.



Al'écoute des traditions musicales

Raga non stop

Les fous de musique indienne, les esthètes, les curieux, les noctambules en mal d'ivresse mystique, ceux qui fuient les décibels et recherchent une certaine sérénité se sont régalez avec ce récital ininterrompu que Kishor Ghosh et Sankarlal, grands maîtres de l'Inde du nord ont donné, de 21h à 6 h du matin au Ranelagh.

Non, ce n'était pas un marathon ni du stakanovisme, mais une pure tradition restituée. Le Raga, art raffiné de l'Inde du Nord est lié au rythme des saisons, des jours et des heures, aux émotions intimes et collectives, aux cérémonies religieuses et aux fêtes profanes.

A l'instar des Maquam du Proche-Orient, il existe un mode pour exprimer chaque sentiment ; il est donc aussi incongru pour un musicien indien d'exécuter un Raga hors de son contexte spatio-temporel que pour un Occidental de jouer une marche funèbre à l'occasion d'un mariage.

Pour une fois un concert n'a pas sacrifié aux normes rigides de la consommation et l'auditeur patient et attentif a été récompensé de sa sagesse.

Toutefois je ne saurais blamer le néophyte dont l'attention ne serait émue que par le fil des neuf heures du récital.

Le Raga est toujours improvisé, il nécessite de la part de l'interprète virtuose la mémorisation d'une somme gigantesque de motifs rythmico-mélodiques dont la majeure partie sera transmise par ses maîtres au cours d'un long apprentissage.

Qu'il soit vocal ou purement instrumental le Raga débute toujours par la Alap, improvisation non rythmée semblable au Taksim ou Istikbar des Arabes. Puis il se poursuit par le Tala selon un principe de thèmes et variations en 4 parties rythmées du lent au très rapide : Astai, Antara, Avog, Sanghari.

Kishor Ghosh est né à Calcutta dans une famille de musiciens. Il étudie dès l'âge de 8 ans le Surbahar, le Sarod et surtout le Sitar dans le style Vinkar. Il devient alors l'élève puis le disciple des plus grands maîtres de l'Inde : le

musulman Ali Akbar Khan et l'indou Ravi Shankar. Ce n'est pas un paradoxe car même si la musique indienne puise sa symbolique et plonge ses racines dans le lointain passé des hymnes des Vedas et de l'Hindouisme, l'influence et la domination musulmane a été déterminante notamment sur la facture et l'évolution des instruments de musique.

De nombreux musiciens indiens sont musulmans et il n'est pas rare de les voir jouer dans les temples hindous. Kishor Ghosh m'a dit dans un anglais fortement épicé « Si tu veux savoir ce qu'est un véritable virtuose des Tablas tu écouteras Sankarlal »... Il n'a pas menti.

Sankarlal est aussi natif de Calcutta, il fut l'élève de Ostad Keramatulla Khan lui-même fils du célèbre Ostad Masid Khan.

Pour la durée d'un aller Paris-New-York Kisher et Sankarlal nous ont fait partir beaucoup plus loin dans ce décor insolite du théâtre Ranelagh baroque et austère à mi-chemin entre un temple luthérien et une brasserie de Anvers.

Il nous ont démontré que l'aspect mystique et sentimental de la musique indienne ne le cède en rien à son aspect systématique. Sa rigueur en est même démesurée quasi monstrueuse. Car sous l'apparente simplicité malade se cachent les combinatoires les plus invraisemblables.

C'est un dialogue improvisé dans lequel la maîtrise du langage du code est à ce point élevée que la synchronisation est totale. Kisher mène la danse mais aucun gruppette aucune succession de syncope n'échappe à Sankarlal. C'est le rêve réalisé de l'unité.

Julien Weiss

Concert cidel à l'instigation de François Régis Perge.

Brahim Izri:

Une musique ouverte sur la vie

Brahim Izri est certainement un des meilleurs représentants de la nouvelle race d'auteurs-compositeurs-interprètes algériens qui a surgi au cours des années... soixante-dix. Ce jeune artiste a suivi un itinéraire long et jalonné d'expériences avant d'entamer une carrière en solo. Issu d'une famille de musiciens fameux qui ont fait le bonheur des habitants d'Aït-Lahcene et de ses environs. Brahim Izri a effectué ses premiers pas... musicaux d'abord dans l'orchestre de son père comme violoniste et percussionniste puis au sein du groupe « Igudar » qu'il a fondé avec des camarades de lycée. « Igudar » participe à un enregistrement collectif « Tacemlit » et est vite remarqué par une chanson intitulée « Aarus » (l'Escargot). Idir, qui a collaboré au disque, est séduit par les qualités musicales de Brahim et s'empresse

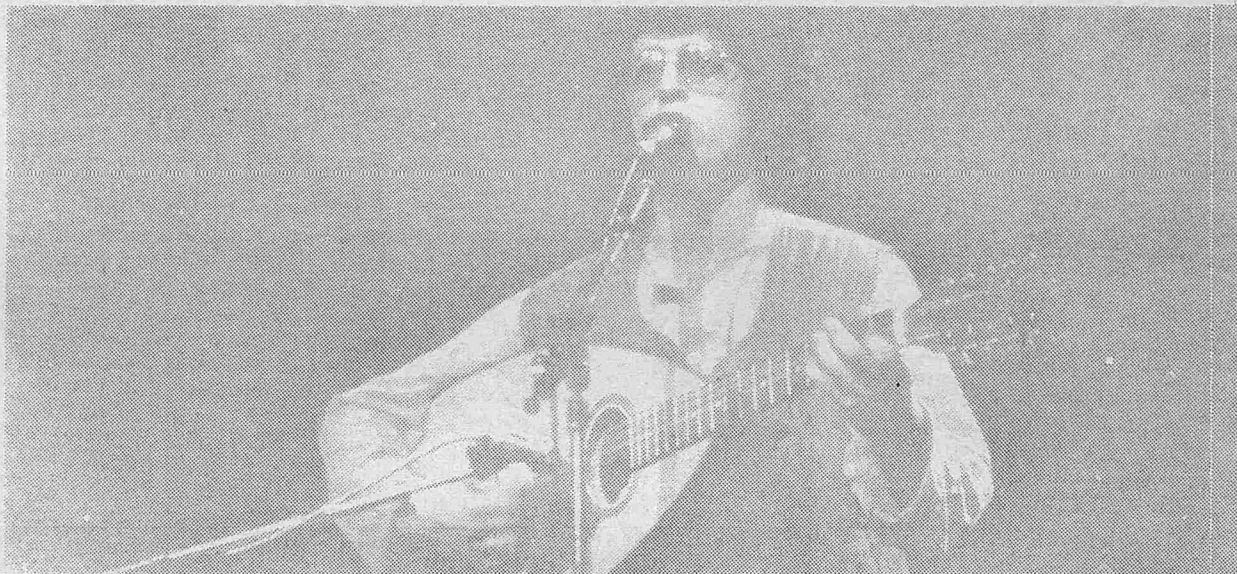
de bijoux, il cisele ses compositions avec amour, patience et application. Le résultat est un bel album ou tout a été harmonieusement mis au point. Les textes frappent par leur justesse et certains comme « Moh Amran » sur le droit à la différence et à la fraternité, « Tiqubac » (rentrez vos fers), hymne à la vie et à la solidarité ou « Ula Yugader » (je n'aurais plus peur de rien) sur la crainte qu'inspire la mort aux

adeptes de la religion sont des morceaux d'anthologie et nous en révèlent d'avantage que la lecture... parfois fastidieuse, d'une thèse de sociologie. Sur le plan musical, Brahim Izri s'avère audacieux en introduisant de nouveaux rythmes et quelques sonorités originales sans pour autant se plier aux normes marchandes. Il est vrai qu'il existe un état d'esprit stupide,

comparer à des produits soustraits et pâlement caricaturés. Ça avait l'air d'une chanson, ça avait la forme d'une chanson mais ce n'était pas de la chanson, c'était du sous-Donna Summer ou du sous-Gerry Rafferty. Cela dit, je ne condamne pas systématiquement le disco surtout quand il est le fruit d'un travail approfondi.

Enfin, je signalerai que Brahim Izri vient de sortir une cassette... comportant un titre-hommage à l'équipe algérienne de foot-ball et prépare un second album qui ne manque ni d'agréables surprises ni

d'innovations. Il se produira le 21 juin à l'hippodrome de Pantin et le 24 juin à Lyon dans le cadre de la retransmission sur écran géant des rencontres de foot-ball que disputeront l'Algérie en coupe du monde.



de l'intégrer dans sa formation comme guitariste. Ils joueront ensemble pendant cinq ans.

En 1981, Brahim Izri décide de chanter ses propres oeuvres en sachant pertinemment que cela relevait de la gageure. Il s'attelle à la tâche et, à la manière des artisans de sa région qu'on sait habiles et doués dans la fabrication

répandu à satiété et sciemment entretenu, qui veut qu'un bon disque ne peut-être qu'un disque bien vendu. Ce qui nous a valu pendant quelque temps une insipide vague

disco à la sauce maghrébine. En effet, une armée de pseudo-chanteurs a littéralement investi et saturé le marché du disque par des productions que l'on peut utilement

En guise de conclusion, je dirai que talent et sérieux semblent être les principales caractéristiques de Brahim Izri et son disque pourra être écouté dans dix ans sans que le plaisir en soit altéré. Alors, autant... le faire dès maintenant.

Rabah Mezouane

* Brahim Izri : « Sacrifice pour un enfant » - Naga diffusion.

«Woodstock tropical» à la Courneuve

Juin 82, un mois en événement musicaux. En trois semaines, le gotha de la Rock music et du folk ont transité par Paris. Simon and Garfunkel, les Rollings Stones, Marianne Faithfull, Frank Zappa et Diana Ross ont « investi » l'hexagone avec un support publicitaire « dingue ». Ce sont les Stones qui ont battu le record d'affluence, 120.000 spectateurs pour les deux jours. Vingt ans après... Le Rock est-il en crise... ? Des centaines de « fans » ont attendu des heures pour entendre apercevoir leur « dieu » (Mick Jagger) et n'entendre que des bribes de chansons perdues dans le brouhaha... d'un espace mal adapté. Mais vous me direz c'est une histoire de générations. Ce qui est fantastique chez les Stones, ce n'est pas leur musique, c'est l'organisation de ce type de spectacle, c'est quelque

chose de démentiel, plus de 400 personnes ont été embauchées en plus de 200 qui accompagnent le groupe, une scène de 140 mètres carrés sur laquelle Mick Jagger pouvait tranquillement faire son jogging. Ce déploiement impressionnant d'hommes et de matos est inédit en France...

Alors que tous les projecteurs des médias étaient braqués sur ce Rock désuet, le véritable événement musical de ce week-end se déroulait au parc de la Courneuve dans l'isolement total. Tropica Rythm 82 réunissait des groupes d'Afrique et des Antilles qui ont durant deux jours, le 11 et 12 juin fait la fête dans un amphithéâtre à ciel ouvert. Si le temps n'était pas au frais on se serait cru au festival de Carthage.

Le groupe Camerounais M'Bamina (La Foudre) haut en couleurs et en rythmes, composé de

neuf musiciens doublés de chorégraphes fut tout simplement éblouissant. Mais l'apothéose son et couleur fut atteinte par Ray Barreto, roi des congas, salsa man de New-York qui était le plus attendu de tous les groupes de ce Woodstock tropical...

On peut déplorer qu'il n'y ait pas eu de coordination entre l'Afrique et les Caraïbes, il faut rappeler que la veille de ce week-end des tropiques, Africa fête rassemblait une pléiade d'artistes à la Porte de Pantin.

Un ère nouvelle cependant est en train de naître dans l'hexagone. La musique d'Afrique et des Caraïbes se prend de plus en plus en charge. Il faut seulement espérer qu'à l'avenir elle oeuvrera en vue d'une plus grande cohésion et qu'elle ne sera pas seulement l'expression d'un nouvel exotisme.

MN

Fête

MASSY : Grande fête Amérique Latine et Caraïbe, lutte et solidarité. Plus de 50 groupes de chants, de musiques, de théâtres et de mimes, 70 plasticiens qui vont exposer 15 heures de ciné, une cité du livre, grands spectacle nocturne avec Bolivie MONTE, Daniel Vighetti etc...

Les 26 et 27 juin au Parc Urbain de Massy pour s'y rendre, gare RER Massy Palaiseau. Une navette est assurée.

L'ASSOCIATION RACI-NES PRESENTES CON-FLUENCES AN-TILLAISES DU 16 au 26 juin au 15 passage Lathuille - 75018 - Paris (métro Place Clichy).

Théâtre : Entre soleil et boutou du 17 au 26 juin 82, tous les soirs à 20h30.

Textes d'Aimé Césaire, Nicolas Guillen et Nazim Hikmet, avec Marie-Line Ampigny, Charlotte Bernabé, Eric Breton, Myriam Broche, Mario Cannonge, Antony Lovinsky, Thierry Rémon.

Régie Patrick Gusto. Mise en scène : Marie-Line Ampigny et Michèle Césaire. « Sous certains hexagones, le pouvoir de la parole ne peut se défaire de la parole et du mouvement ».

CHATEAU DE LA ROCHEFOUCAULD DANS LES CHARENTES : Spectacle son et lumière le vendredi et samedi du 25 juin au 31 juillet à 22h30. Plus de 400 personnages costumés, 48 cavaliers et cochers.

CENTRE CULTUREL MUNICIPAL : 3 rue des Gobelins - 95100 Argenteuil. Du cinéma aux ateliers d'expression artistique de la musique au théâtre, le projet « identité culturelle et Immigration » porte par le centre culturel municipal d'Argenteuil avec la participation du fonds d'intervention culturelle se clôturera le 27 juin dans la salle Jean Vilar après la projection à 15h du film de Zemouni « Prends dix mille balles et casses-toi ».

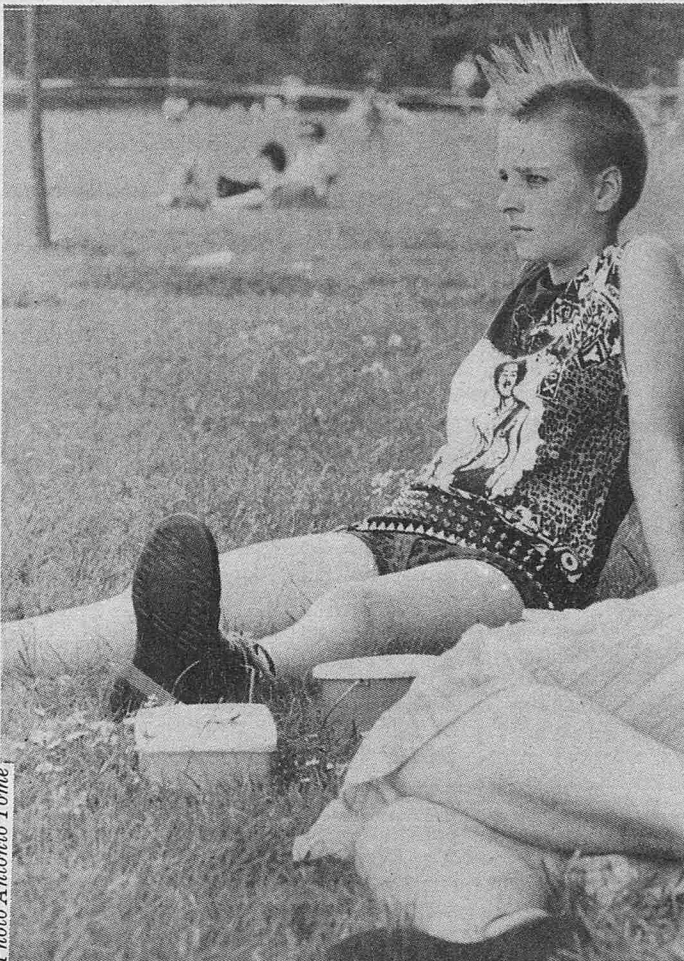
AU THEATRE DE LA VILLE DE PARIS : Du 15 au 26 juin Ballet théâtre gitan andalou Mario Maya. « Ay! Jondo » est une oeuvre vraie et digne qui retrace le destin de ce peuple gitan issu de l'Inde, opprimé et persécuté depuis son apparition en Europe au XV^e siècle, après une longue errance. Destin marqué par le génocide, la déportation, les galères. Par la voix des « cantaores » nous atteignent les cris terribles de cette douleur gitane.

MAISON POUR TOUS : 4 Square de l'Hôtel de Ville à Courbevoie

Vendredi 25 juin 82 à 21h00 : Musique

Samedi 26 juin 82 à 21h00 : Dernier concert de rock de la saison à la Maison pour tous. Le groupe Paul Milieu.

CAROL FM : Organise le 28 juin une émission de radio enregistrée en public au Casino de Paris - 16, rue de



Clichy - 75009 Paris, M^o Trinité. Pour plus de renseignements : Tél 274 76 66.

GALA DE SOLIDARITE AVEC LES REFUGIES HAITIENS : Premiers à Première à Paris du film Haïtiens, levez vous ! 4Aisyin Peve Kanpe). Un documentaire saisissant qui illustre la lutte en faveur des réfugiés haïtiens. En deuxième partie la grande vedette haïtienne Farah juste, fera à Paris pour la première fois une présentation exceptionnelle.

Ce gala metting est organisé par la coalition du 2 janvier pour la Défense des réfugiés Haïtiens, le samedi 3 juillet à 19h au Théâtre de la Cité Universitaire, 19-21 Bd Jourdan - 75014 - Paris.

JACARANDA : (Groupes de musiciens, danseurs, chanteurs, et poètes de l'Océan Indien). au F.I.A.P.A.D. le 25 juin à 20h30 - 19, rue Salvador Allende - RER - Nanterre-Préfecture. Participation : 25 Frs. Créée à l'initiative de Francis Majunga, natif de Madagascar, ce groupe permet à divers artistes de l'Océan Indien d'exprimer leur originalité non seulement par rapport à leurs origines géographiques, mais aussi selon l'art qu'ils pratiquent. En effet, ce spectacle utilise de nombreux moyens d'expression, musique, danses, chants, théâtre et matériel audio-visuel. C'est une vision et une interprétation personnelle des rythmes traditionnels de l'Océan Indien, pour la plupart vivant à Paris, ou venu des quatre coins du monde métis, Fusion des Peuples. Jacaranda, à travers les multiples facettes de ses expériences et de ses formes d'art, part à la recherche de ses sources et d'une communication avec les autres civilisations. Mieux se connaître, mieux se comprendre et pourquoi pas... la naissance de nouvelles sources dans ce creuset de cultures qu'est Paris.

CENTRE CULTUREL MEXICAIN : 47 bis av. Bosquet - 75007 Paris, exposition de photographes (Victor Flors Olea...).

Mardi 29 juin à 18h30 : Hommage poétique « en souvenir de Blas de Otero » avec la participation de Tachia Quintanar et Paco Ibanez.

Mardi 6 Juillet à 18h30 : Projection de la première partie du film « Haïti » de José Maria Berzosa.

Jeudi 8 juillet à 18h30 : Projection de la seconde partie du film « Haïti » suivie d'une table ronde avec la participation du réalisateur José Maria Berzosa.

Jeudi 15 juillet à 18h30 : Projection du film « Enamorada » de Emilio Fernandez.

GALA DE SOLIDARITE AVEC LES TRAVAILLEURS POLONAIS : Brigitte Fontaine et Areski. Bidou K. (percussionniste), Izourane (groupe berbère), Roger Tabra, Groupe Taboo (Rock), le 26 juin à 19h30 au théâtre des Bouffes du Nord pour les billets Frank Roumel : 203 10 61.

POLYPHONIX : Festival Trans Culturel qui réunit plus de 60 poètes, plus 20 heures d'Art Vidéo de réalisateurs français, italiens, allemands et américains. Le remarquable poète Jamaïcain de Londres un son de reggae. Linton Kwesi Johnson sera là ainsi que le Californien Michaël Mc Lure, le new-Yorkais Bob Holman, 4 poètes d'autres parmi lesquels André Pierre de Mondriargues, Edouard Glissant... Les musiques aussi seront plurielles : l'arabesque avec le groupe Khamsa, le rock avec la souris déglinguée et des performances...

Pour plus de renseignements tél : 633 51 26.

BALI ET L'INDONESIE : Musique et danses au TMP Châtelet (261 19 83) et théâtre du Rond Point le 26 juin.

FETE A BORDEAUX : L'ASTI organise le 3 juillet une « fête populaire Sans Frontière » avec la participation de groupes locaux, tels El Hijra (marocain), El Kaovakeb (tunisien) et d'autres : turcs, espagnols, etc... Avec pour les moins de 14 ans un concours de dessins ou de poèmes sur « l'amitié entre les enfants de tous les pays ». Dès 15 heures, Place St-Michel : Pour le concours : ASTI - 2 bis rue Planterose, tél : 56 926 65 98.

Muziki

NEW MORNING - 7-9 rue des petites écuries.

Frank « Machito » Grillo

BATACLAN Le 29 juin à 20h30 : Defunkt.

CONTES AFRICAINS : Par le groupe S Blôh Gnon à la Passerelle, 81, rue Pernety à 20h30 jusqu'au 26.

MATITA PERE : Avec Marie Claude Bovary à la flûte. Marta Contreras aux percussions, Ozias Goucalves à la contrebasse, Antoine Purcher au saxophone et Jean-Philippe Laverie à la guitare.

Ils jouent ensemble depuis assez peu de temps. Leur passion commune : la musique populaire du Brésil. Ils interprètent à leur façon, un peu jazzie, parfois, le choro, la bossa nova, la samba et les musiques du Nord-est, compositions du début du siècle ou des musiciens actuels ou encore compositions personnelles. Un très bon groupe de musiciens ! Ils seront jusqu'au 4 juillet à 18h30 sauf le dimanche à 17h à la Vieille Grille (707 60 93).

THEATRE NOIR :

23, rue des Cendriers - 75020 (797 85 14). spectacle Africain - danses - chants et sketches.

DOUCOURA MAMADOU et sa troupe vous invitent à partager cette soirée du dimanche 27 juin à 17 heures. Un des prémices à créer en France un groupe folklorique des travailleurs africains. Un spectacle riche en couleur, tout en sooninké.

AGBAIRA : Un groupe Beninois à la Chapelle des Lombards jusqu'au 31 juillet à 22 heures, ainsi que des Ivoiriens avec le groupe DEKA, west afro progressive music, les 21-27-28 à 22h puis les 4-5-11-12-18-19-25 et le 26 juillet au 19, rue de Lappe.

GOTAN : « Sexteto Mayor » aux trottoirs de Buenos-Aires - 37, rue des Lombards jusqu'au 15 Juillet à 21h.

SHKTI KALYANI : Danse sacrée traditionnelle de l'Inde du Sud au Théâtre Noir à 20h30 jusqu'au 26 juin.

LA FASTI : Vient de publier une brochure qui fait le point sur la situation juridique des jeunes immigrés en ce qui concerne les conditions de séjour et de travail (travail et séjour des jeunes immigrés) 5F. Au 4 Square Vitruve, 75020 - Tél : 1/360 84 41.

UNE SEMAINE DE STAGE KARATE SOTAKAN : A INS Vichy. Pension complète + 6 heures cours intensifs + installations sportives + MJC : Prix 950 Frs. Contacter Hocine au Journal. Urgent : Inscription immédiates.



JIMMY CLIFF : Un des premiers chanteurs Ska, parti comme chanteur, batteur dans l'orchestre de Byron Lee pour l'Exposition Universelle de 1964 à New York. Il y rencontrera Chris Blackwell, un riche Jamaïcain blanc qui avait fondé sa propre maison de disques, Island Records, qui l'invita à venir à Londres. Là il signa son premier contrat avec Island. Cliff adopta sur place un style s'apparentant à la soul music américaine et s'inspirant des chanteurs qu'il admirait le plus : Otis Redding, Sam Cooke, depuis sa direction musicale a toujours fluctué entre diverses tendances, tout en restant fidèle à ses racines.

Cliff a atteint une véritable popularité internationale avec des chansons comme

« Wild world, wonderful world, beautiful people », de Cat Stevens. Fut la vedette du film « The harder they come » (« tout, tout de suite »), un film entièrement tourné sur les ghettos de Kingston et qui expose avec une intensité brutale les injustices sociales mais aussi l'énergie vitale de sa population, qui a le plus contribué à rendre Jimmy Cliff célèbre particulièrement aux States. Il n'envisage pas pour autant une carrière d'acteur au lieu de cela il enregistre une série d'albums qui contracteront un succès limité en Europe.

Le 9 juillet, il sera à la Porte de Pantin, je vous invite à courir entendre une des figures dominantes de la musique Jamaïcaine de ces quinze dernières années.

La mémoire fertile

La mémoire fertile de Michel Khleifi n'est pas un de ces films du répertoire classique du cinéma militant Palestinien, car contrairement à eux, il ne s'attache pas à dénoncer uniquement l'oppression israélienne mais à réfléchir sur la réalité quotidienne de deux femmes palestiniennes : Farah dont le mari est mort en exil en 1948 est une femme de cinquante ans qui vit à Nazareth et travaille en usine. Cette vieille femme au visage déterminé n'a qu'un seul espoir dans la vie : retrouver sa terre confisquée par les israéliens. Plus jeune, Sahar est une femme écrivain. Mariée à quinze ans, elle divorce après treize années de mariage et parvient au bout d'une longue lutte à obtenir la garde de ses deux filles. Tout comme Farah représente la société ancienne avec son attachement farouche à la terre et aux principes traditionnels, Sahar, elle, est le symbole d'une nouvelle société, celle des femmes qmui ont décidé de vivre totalement leur créativité même si ce choix s'avère douloureux et les voue à une solitude certaine dans la société palestinienne d'aujourd'hui, parce que femme et divorcée. A mi-chemin entre le réel et la fiction, la Mémoire Fertile est un regard pudique et tendre sur le quotidien de ces deux femmes que tout sépare, mais dont les fortes personnalités ont une influence prépondérante sur leur entourage. C'est parce qu'elles jouent ici leurs propres rôles dans la vie avec simplicité et naturel que ce film bouleverse profondément.

Les images lentes, les silences, les soupirs de ces deux êtres attachants par leur spontanéité nous font petit à petit pénétrer dans le monde intérieur de la femme seule et de ses difficultés d'être aujourd'hui en Palestine occupée. A travers les gestes quotidiens de Farah et de ses filles autour d'une table dans le jardin à préparer avec amour des petits gâteaux au dattes, les gros plans des mains pétrissant la pâte restituent ici les gestes ancestraux que les générations se communiquent irrésistiblement quels que soient les conflits qui les opposent pour le reste et particulièrement leur conceptions différentes de la vie et du mariage. La vie de tous les jours, c'est aussi Sahar qui fait le ménage chez elle, et qui explique pourquoi elle trouve dégradant de confiner exclusivement la femme à des tâches domestiques. Hymne à la femme palestinienne, la Mémoire Fertile est aussi un chant à cette terre occupée, cette terre rouge, ocre ou marron, cette terre souriante que l'on voit défiler devant soi lors d'un trajet en autobus avec Sahar, cette terre que Farah aime passionnément pour laquelle, elle ne cédera jamais aux offres d'indemnisation des israéliens qui la lui ont occupée. En contrepoint de ces images d'un univers intérieur profond, le réalisateur nous balance soudain au milieu du film dans la violence quotidienne en Cisjordanie avec des séquences style reportage télévisé sur les accrochages entre l'armée israélienne et des étudiants palestiniens. Telle une bombe, ces images viennent perturber le rythme qui s'était installé en nous et violer ce voyage intérieur au moment où l'on s'y attendait le moins.

Images d'autant plus bouleversantes parce que prises sur le vif, et parcequ'elles restituent avec puissance la brutalité d'une réalité journalière, la seule réalité du peuple palestinien, celle à tout moment et quoi qu'il arrive de la barbarie israélienne.

Olga Naccache

A partir du 30 juin au Studio St-Séverin

Sport de mass...ue

Un « mondial » de facture intéressante que nous vivons là ; offensif avec une moyenne de plus de trois buts par match ; spectaculaire avec le retour d'un grand Brésil et les belles prestations Argentine, Yougoslave... ; cocasse avec les coups de pouce-pénaltis accordés à des Espagnols quelconques ; renversant, c'est le cas de le dire, avec le chamboulement des hiérarchies imposé par les pays mineurs du tiers-monde.

Après l'étonnement, la découverte de ces « nouveaux continents », on s'accorde à dire qu'il n'y a plus de tiers-monde dans le foot.

C'est bien un nivellement des valeurs qui se joue aujourd'hui, tellement vrai qu'il faudra attendre les derniers matchs du premier tour pour départager les candidats : Camerounais, Hondurasiens et Algériens, menaçants, rivalisent avec les favoris. Dès lors, il est temps de revoir les critères, les « canons » qui orientent, font la politique discriminatoire de la F.I.F.A. Et dans la représentation continentale, et dans la répartition des groupes, et dans la distribution des « chapeaux ». Aujourd'hui, l'argument de la « valeur intrinsèque » du foot Européen comme paravent à la sur-représentation européenne ne peut plus fonctionner. Il est vrai, il reste un argument de poids : le pouvoir financier... Le foot apparaît alors comme la « rubrique sportive » dans la reproduction des inégalités.

Nous disions précédemment, football pour instrumentaliser, discipliner les foules ; nous en avons une idée concrète sur au moins deux registres : la flambée nationaliste aujourd'hui en Espagne et le silence presque unanime devant la tentative de génocide des Palestiniens. Déjà à Mexico 70, les centaines d'ouvriers, étudiants assassinés n'étaient pas refroidis que la fête commençait. À Argentina 78 on hurlait « goal » à deux cent mètres des camps de torture. Consolation, le Liban c'est loin, tellement loin...

Anesthésie et barbarie aidant on peut même oublier où cela se passe...

Pourtant les gradins de ce mondial ont rarement été pris d'assaut : l'escroquerie montée pour la vente des billets (bouffe et pension souvent obligatoires) s'est plantée. Vous devinez pourquoi ? La crise économique bien sûr. Elle seule semble narguer, défier l'hypnose, l'envoutement quand ce n'est pas l'hystérie de Monsieur Foot. Vous disiez Sport ?

F.B.

Algerie-Autriche ou la guerre tactique

KHALEF JOUE ET PERD LA SECONDE MANCHE

L'exploit Algérien face aux Allemands est d'abord une victoire tactique. Face au champion d'Europe qui ne faisait pas trop cas de ces Maghrébins il y a eu une réponse intelligente. Tout le monde s'accorde à le dire, dixit Pelé, Beckenbauer et consorts...

C'était clair, face à des Allemands très physiques, supérieurs collectivement et un tantinet arrogant (Breitner : « ils » ne sont pas dangereux) ; les Algériens ont opposés un milieu et une défense groupés, avec remontées collectives ponctuées de contres opportuns. Assad, Madjer, opportunistes matérialiseront l'efficacité d'un tel système de jeu ; aidés, il faut le dire par une machine Allemande certes « brouillée » mais ô combien peu imaginative. Les ex-champions du monde sont KO, les Algériens entrent dans la légende. Le football du tiers monde se place et avec le Koweït, le Cameroun, et le Honduras, la remise en question de l'hégémonie européenne se pose.

Tout est alors possible, le second tour n'est plus une chimère. Le second match algérien est attendu sous le signe de la confirmation. Saura être celui de la déception...

Ceux qui ont assisté à cette confrontation seront d'accord pour relever que les 2 équipes ont fait

jeu égal avec même une domination algérienne. Fini le temps de « l'ogre et du petit pousset », en présence, deux équipes capables de faire la décision à tout moment. Les Autrichiens, avertis des capacités de l'adversaire du jour ont joué leur carte favorite : la contre-attaque. Ne pas attaquer en masse donc, ne pas se découvrir, temporiser et geler le jeu, laisser venir et tenter de placer des banderilles possibles signés Schnacher, Krankl. Côté Algérien, on adopte le même schéma ! Il est connu, il a battu l'Allemagne. Naïvement on l'essaye encore... Il a certes l'avantage d'étoffer une défense très fébrile, de jouer avec plusieurs soutiens... Mais c'est tout ! Car en face on attend : qui attaque, se découvre. Le chat et la souris. Du coup, les capacités techniques, la vieste des attaquants algériens ne sont plus mises en contribution pour tenter un football offensif. Et qui est le leur. Quand ils tenteront ce football, les Autrichiens auront chauds : Madjer, Zidane auront plusieurs fois le but au pieds.

Sentant le point possible, ce sera les défenseurs Mezerkane, Korichi qui monteront stimuler une attaque palotte et sevrée de bonnes balles. Mais tirailés entre la consigne de la contre-attaque et l'impulsion de jouer le jeu, les Algériens vont progressivement se perdre, se fatiguer et abandonner le milieu de terrain à des Autrichiens très bons dans cette surface : Belloumi fera une partie nulle, Fergani se confinant en défense ne tenta rien, Dahleb manquera de soutien et de souffle.

Le dessein Autrichien prend forme et sur un contre mené par

Degeorgie, un but autrichien signé Schnasher. Enervés, les Algériens continuent à bafouiller, se désorganisant en défense, n'arrangeant rien au milieu ; les tentatives individuelles d'Assad illustrent leur faiblesse collective. Le système de jeu algérien vole en éclats. Les autrichiens à l'aise joueront et planteront un second point par Krankl ; un tir du gauche pourtant téléphoné aura raison d'un Cerbah trop avancé. Mieux, ils auront le match en main et failliront ajouter une troisième banderille par Schnasher.

Combre du paradoxe les Algériens menés 2 à 0 n'attaquent pas ! La hantise du contre et surtout une bête application de consignes dépassées, voilà pourquoi les algériens manqueront de vélocité, semblaient résignés.

Khalef tentera des changements en vain : si Bensaula s'imposait bien qu'il dû entrer beaucoup plus tôt, la rentrée de Tlemceni est pour nous un non sens. Jouer avec trois centres avants (dont un n'a jamais rien prouvé : Tlemceni) alors que le milieu n'existait plus a été un coup de poker malheureux. Sur la touche des garçons comme Chebel et surtout Bencheick. Il ne s'agit pas ici « de taper » sur Khalef mais de rendre compte d'une chose : Khalef est un monsieur efficace, opportuniste. Un homme à résultat. La sélection algérienne sous sa férule a gagné en rationalité. Mais rationalité à tout prix et c'était le cas contre l'Autriche ; signifie que les qualités propres du football maghrébin risquent d'étouffer et se muter en un football étranger. La volonté de Khalef de faire jouer les « pros » il faut le remarquer, se fait parfois au dé-

triment des joueurs « amateurs ». Il y a au moins une raison à cela : les « pros » font un foot de la rationalité et surtout ils appliquent des consignes qu'ils connaissent bien. Un élément supplémentaire pour assoir l'hégémonie de Khalef. Il apparaît alors que les pros sont véritablement « manipulés » ; leur « rationalité » prenant le pas sur leur talent.

Khalef a perdu, les chances algériennes sont largement hypothéquées. Une large victoire sur des chiliens, terriblement malchanceux, jusqu'alors, paraît peu probable. Il reste à se rappeler que les algériens sont d'excellents techniciens, qu'il faut leur



Mahieddine Khalef

faire confiance et ne pas les enfermer dans les schémas qu'ils n'ingurgitent pas toujours bien : en clair Khalef doit rester... remplaçant. On risquera alors de voir les talents offensifs s'exprimer. Une belle partie pour la gloire du football, des algériens et des chiliens.

Farid B.

Algerie R.F.A

ET LE MIRAGE FUT REALITE

« Si tu sous-estimes la brindille, c'est elle qui t'aveuglera ». Résumé fait par un de mes voisins sous le chapiteau de la Porte de Pantin pour la retransmission en direct du match Algérie-Allemagne de l'Ouest, comptant pour le Mondial 82, groupe II.

« Dire que le capitaine allemand, soulier d'or européen, Rummenige dédiait avant le match le 8ème but à sa femme. La pauvre ! A la fin du match, elle a du attraper une syncope ».

Revenons un peu en arrière pour mieux comprendre cette explosion de sarcasmes de la part des algériens. Quelques milliers de personnes s'étaient entassées sous le chapiteau de Pantin, toutes quelques peu crispées par l'enjeu

de la partie. L'Algérie pour sa première apparition dans une phase finale de coupe du monde, tombait sur le champion d'Europe en titre.

La presse occidentale ne donnait pas cher de la peau des Belloumi, Dahleb et consort devant les



Photo : Amadou Gaye

Hrubesh, Breitner, Schumacher.

« Impossible n'est pas algérien ! » titrait seul le quotidien du parti unique algérien, *El Moudjahid*, et la suite nous prouva qu'il avait raison.

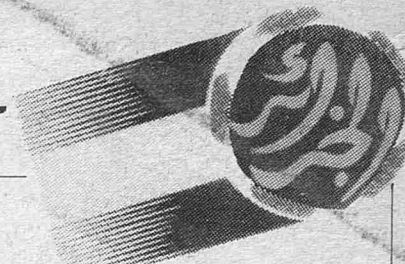
« Espérons que l'on se comportera aussi bien que nos voisins

maghrébins dans les dernières éditions de la coupe du monde devant cette même équipe de la R.F.A. », me rappelle mon voisin en se rongant les ongles d'anxiété.

Les équipes entrent sur le terrain, et première constatation pendant les hymnes nationaux, la paleur des joueurs algériens crispés, et les carrures impressionnantes des joueurs allemands. Est-ce que les cent-soixante-cinq centimètres du gardien de but Cerbah allaient tenir devant le mètre quatre-vingt-dix de l'avant centre Hrubesch ?

Les algériens sont acculés devant leur but durant toute la première mi-temps, se défendent comme ils peuvent, et ne réagissent que par quelques contre-attaques qui paniquent la défense allemande. On retourne au vestiaire dos à dos sur le score nul de 0-0.

« Pourvu qu'ils tiennent ! » me lance mon voisin qui n'ayant plus d'ongles s'attaque à ses doigts. Deuxième mi-temps. Départ en contre de Zidane, qui transmet à



ALGERIE R.F.A...

Belloumi qui tire en pleine course ; le gardien Schumacher repousse dans les pieds de Madjer qui met le ballon dans les filets. Dans les gradins du chapiteau, c'est du délire, on s'embrasse, on hurle, on explique le geste de Madjer, on cherche qui est l'origine de l'action, on parle d'édifier une statue, à ce jeune héros.

« T'as vu les petits comment ils jouent. Ma parole, s'ils continuent, ils vont leur mettre l'ahchema (la honte) ! ».

Il est vrai que depuis quelques minutes, les algériens font jeu égal avec les champions du monde. Mais la joie aura été de courte durée, comme si les allemands se sentaient atteints au plus profond d'eux-mêmes.

Départ de Magath sur l'aile gauche qui centre en retrait pour Rummenigge ; ce dernier ne laisse aucune chance à Cerbah. La R.F.A. revient de loin. Je me demandais alors à quelle sauce allaient être mangés les maghrébins.

Aïe, ma mère ! Ils vont nous harceler de partout maintenant, on va en voir de toutes les couleurs ! me balance mon compatriote en me martelant les côtes avec son coude. Engagement. Même scénario pour les algériens avec un départ de Assad sur l'aile gauche, centre en retrait à ras du gazon et reprise instantanée de Belloumi. Nouvel avantage pour les basanés. Mon-voisin ne tient plus, il me saute dessus, m'attrape par les épaules et me secoue comme un prunier.

Dis-moi que je rêve mon frère ! Ya Rabi ! ils vont gagner ! il faut leur donner une prime ! ».

Malek, à côté, est mort de rire. Il ne m'aurait pas défendu si l'autre m'avait carrément tapé dessus. Je le retiens celui là. Les allemands continuent leur pressing, mais manquent de se faire prendre en contre par deux fois et par Merzekane, le défenseur algérien qui crève l'écran par ses chevauchées.

« C'est une gazelle ce petit ! Celui-là, tu vas voir que les français vont l'acheter après le Mondial ».

Coup de sifflet final. Sous le chapiteau, on s'embrasse à tour de bras. Mon voisin me tombe dans les bras et les larmes aux yeux me crie des trucs incompréhensibles. Il bafouille, il bave, il exulte.

A l'extérieur, c'est un véritable concert d'avertisseurs qui nous est donné par les immigrés de banlieue venus en nombre. Des drapeaux émergent de partout.

« Tu veux pas faire la fête avec nous ? » Moi dans ces cas-là, je fonce. Je tire Malek par la veste car il commençait à montrer quelques réticences, et l'engouffre dans une voiture.

Depuis Pantin, nous remontons sur Bellville, informons les autres Beurs qui n'ont pas suivi le match. A Barbès City, les youyous fusent de toutes les fenêtres, les bars se remplissent. On descend. On se fait payer des tournées par des gens inconnus auparavant. Tout le monde se côtoie, les patrons de restaurant offrent à bouffer gratis. Nous rencontrons des africains qui nous félicitent de notre résultat comme si nous avions été sur le terrain de Gijon. « L'Afrique, mon frère, c'est l'avenir ! »

Hocine Didou
et Malek

Nord-Sud, Tiers-Monde, Occident

ÇA SE MELANGE SEC ...

Ce Mondial est celui des surprises. Après toutes les magouilles du tirage au sort, au cours duquel les grandes équipes s'étaient arrangées pour ne pas se retrouver dans les mêmes groupes, nous assistons à une coupe du monde hors du commun. Ceux qui en patissent sont ces soi-disant grandes équipes qui pensaient toutes se tailler une qualification sûre pour le second tour.

Comment ? en essayant de faire un carton contre des équipes telles que le Koweït, l'Honduras, le Cameroun, ou encore contre l'Algérie. A croire que ces pays ne sont venus en Espagne que pour améliorer le goal-à-verage des grands noms du football. Pauvres joueurs qui vont aller de surprise en surprise. IL était temps de prendre au sérieux le football du tiers-monde. Le début de cette compétition fut aussi le début des surprises, avec le match d'ouverture qui opposa l'Argentine vainqueur de la coupe en 1978 et grand favori, à l'équipe Belge qui avait son mot à dire. Et elle l'a dit en battant l'équipe sud-américaine par 1 à 0. Cela commençait et ce n'était pas fini. Attachez vos ceintures, éteignez vos mégots.

Deuxième grosse surprise, avec la rencontre qui mit aux prises le Pérou au premier club africain le Cameroun. Le Pérou qui avait réalisé un premier tour sans faute en 1978, allait se retrouver en difficultés devant ce petit rien qu'est le Cameroun. Petit rien qui montra durant ce match qu'il fallait compter avec lui. Durant cette rencontre qui s'achèvera par un nul (0 à 0), Roger Milla marquera un but, injustement refusé pour hors-jeu. Mais pour nous il ne fait aucun doute que le Cameroun méritait plus que largement une victoire contre un Pérou décevant ; Mais attendez ce n'est pas fini.

L'Espagne tient, pays organisateur face à une équipe insignifiante, le Honduras, petit pays d'Amérique centrale, dont c'est la première accession à la phase finale de cette coupe du monde. Les Espagnols sont chez eux et font partie avec la R.F.A., l'Argentine, et le Brésil de possibles vainqueurs. Mais à la vue du match, il y a fort à parier qu'elle n'ira pas très loin au sein de cette compétition. Elle doit son nul, 1 partout à un arbitre plus que complaisant. Ce dernier certainement nourri à la paëlla, accor-

da aux Espagnols un pénalty pour une faute imaginaire. L'Espagne ne sera pas la seule à bénéficier d'un arbitrage qui tend à protéger ces grandes équipes qui attirent tant de spectateurs et tant de dollars. Le roi d'Espagne Juan Carlos est passé à deux doigts de l'infarctus en voyant son équipe si modeste.



El anbari stratégie
d'une étonnante équipe Koweïti

L'équipe du Koweït quand à elle, s'est taillée une part de tigre dans ce mondial, (la part du lion revenant à l'Algérie, dont on parlera plus loin). Le Koweït a surpris à plus d'un titre, par son jeu d'abord, très clair bien mené et sans complexes. Ils évoluèrent pendant 90 minutes face à une équipe de Tchécoslovaquie dont on était en droit d'attendre mieux. Il ne faut pas négliger le fait que les Koweïtiens ne pratiquent le football que depuis 1970. Ils ont su tirer admirablement leur épingle du jeu, et dans l'hypothèse d'une élimination au premier tour, ils

Barbès exulte après la prestation algérienne face à la R.F.A



Photo Amadou Gaye

quitteront l'Espagne la tête haute et les poches pleines. (Ils ont touché une prime de 350 000 Frs pour leur match nul contre les Tchécoslovaques).

Dans le même groupe il est bon de consacrer quelques lignes à la rencontre opposant les deux frères ennemis de l'Occident, l'Angleterre et la France. La France ayant critiqué le fait que l'Angleterre fut tête de série du groupe, nous allions assister à une grande lessive. Lavons notre linge sale en famille. La France avait-elle raison de critiquer le pays de la dame de fer ? La réponse est dans le résultat du match. Enfer et damnation et consternation et tutti frutti 3 à 1 pour l'Angleterre !!! En France c'est la panique, comment après trois semaines de grand air nos joueurs avaient tous gardé leurs jambes de bois, c'est pas normal !! Au lointain le glas résonna aux oreilles du bel Hidalgo. Si la France refait une contre performance contre le Koweït (ce qui est fort possible) ou contre les Tchécoslovaques, il faudra prévoir l'enterrement de l'entraîneur de l'équipe française, sur le plan sportif bien sûr.

Deux équipes feront un carton contre les petites équipes. Tout d'abord l'Ecosse face à la nouvelle Zélande (5-2). Score assez logique, et ensuite un match Hongrie-Salvador, rencontre durant laquelle les Hongrois tel l'ogre se sont jetés sur le petit poucet dont on connaît les problèmes. Les Hongrois avec 10 à 1 ont vraiment soigné leur goal-à-verage, mais dans toute chose il existe une justice et la Hongrie tombera face à l'Argentine 4 à 1 (dont 2 buts de la petite (1,60 m environ) perle Diego Maradona. Mais il est plus que temps de parler du nouveau géant africain, très grande surprise de ce Mondial, c'est à dire l'Algérie ; l'équipe algérienne dont on connaissait les individualités (quelques uns des joueurs évoluant en Europe) allait mettre les choses au

point dès sont entrée dans la compétition. Tous les médias européens et autres n'auraient jamais prévu une défaite de la R.F.A. Les joueurs algériens ont tenu à fêter comme il se doit le vingtième anniversaire de l'indépendance de leur pays. En offrant cette victoire à l'Algérie, ils transportaient de joie les 20 millions d'Algériens. En Algérie, c'est plus que de la joie qui accueillait ce résultat, c'est la liesse générale. Jusqu'au boulevard Barbès embouteillé par les porteurs de drapeaux vert et blanc. Les trois pays du Maghreb ont chacun à leur tour participé à un Mondial, et tous les trois ont rencontré la R.F.A. Le Maroc battu 2-1, la Tunisie en 1978 qui arrachait le match nul, et enfin 1982 (vous pouvez noter la date) l'Algérie qui signe cette victoire du continent africain sur cette vieille Europe. Tous les Algériens du monde ont crié « Djazaïr Djazaïr » le cœur gorgé de fierté. Cette victoire nous sort du rang de travailleurs immigrés bouffeurs de pains. Nous sommes devenus le pays vainqueur de l'Allemagne 2 à 1. Tous les racistes et autres xénophobes penseront à un coup de chance, et que nous avons payé les Allemands à coups de barils de pétrole, mais qu'ils se détrompent ce n'est que le fruit du travail d'une équipe qui n'avait plus rien à prouver sur le continent africain. Nous espérons que les pays « grand nom du football » prendront au sérieux ces nouvelles nations. Quant à l'Algérie il lui reste deux matches à disputer contre l'Autriche d'abord et face au Chili ensuite. Deux matches difficiles pour l'Equipe Algérienne, mais l'espoir qu'elle passera ce premier tour avec succès se fait réalité après sa victoire contre le géant Européen. De toute façon il faut qu'elle passe ce premier tour, et à ce stade de la compétition, c'est mieux que très bien pour nous autres immigrés.

Malek et Hocine

Apropos de l'exposition Femmes d'Alger et du Sahara

Une peinture séparée de la vie ?

Suite et fin

Le deuxième jour, j'ai passé la journée au Louvre. Je dis souvent que je suis venu à Paris pour regarder la Télécouleur. Je ne veux pas tricher. Avant je disais je veux être une star, maintenant je dis je veux être petit. Je suis déraciné de toute manière. Je suis d'un pays sous-développé, je suis Algérien sous-développé avec une histoire subtile, complexe.

Le Louvre m'a déçu. Je regardais tout. Et je voyais les autres autour qui faisaient semblant de regarder. Quand j'ai vu *les Femmes d'Alger* ce tableau de Delacroix que je n'avais jamais vu et dont j'ignorais l'existence, je suis tombé amoureux fou. C'est mon tableau fétiche, même si par la suite j'ai cherché à le détruire en peignant d'après Delacroix dans un style opposé. *Les Femmes d'Alger* c'est ce que j'aurais aimé peindre en Algérie. J'étais jaloux de Delacroix. J'allais au Louvre tout le temps pour Delacroix. Tous les dimanches j'allais voir *les Femmes d'Alger*. C'était en 1975. Ensuite j'ai oublié tout ça. Les tableaux au mur, dans un musée ça m'a déçu. J'étais habitué à voir une image avec du texte et là sans livre, regarder un tableau accroché c'était difficile. J'étais seul au milieu de tous ces étrangers qui faisaient semblant de regarder et puis le Louvre, c'est trop grand.

J'allais beaucoup dans les musées. J'ai découvert le Musée d'Art Moderne. Ça m'a empêché de retourner au Louvre jusqu'en 1979-80. J'ai commencé à peindre. Je n'aimais pas Derain et je le suivais parce que je ne l'aimais pas. A force de travailler sur Derain, j'ai réussi à comprendre l'art moderne. J'aimais Picasso, Matisse j'ai aimé Mogliani aussi, Soutine.

Je faisais une peinture politique

J'ai commencé à aimer Paris. Je marchais au hasard et je découvrais des lieux que j'aimais. Je peignais et je ne le disais jamais je disais n'importe quoi. Au Louvre j'ai vendu des dessins à des touristes. J'ai fait des petits jobs, des plans dans les bureaux d'études... J'allais toujours au musée, à l'Orangerie, au Jeu de Paume d'après un détail je peux reconnaître un peintre je m'amusais à ça. J'écrivais beaucoup. J'écris des poèmes.

En Algérie je ne connaissais rien à la peinture à l'histoire de la peinture. A Paris ça a été très dur : j'ai compris que c'était difficile d'arriver à faire ce que personne n'a encore fait, de peindre

sans que ça fasse penser à un autre peintre. Comme je connaissais bien la peinture je ne pouvais plus croire que j'étais le seul... Je n'étais plus innocent...

groupes ou de mouvements. J'étais préoccupé par des problèmes politiques sur l'Algérie, les Algériens en France. Je faisais une peinture politique en peignant des Algériens dans des cafés,

Je voulais voir le Louvre, j'ai vu les femmes d'Alger de Delacroix

J'ai fréquenté des peintres étrangers que j'ai rencontrés dans les cafés, des Sud-Américains, surtout. Je n'ai pas cherché à connaître des peintres français à Paris, ni à faire partie de

des Algériens en exil, ici. Je ne faisais pas de politique. Je ne voulais pas peindre ce que je n'étais pas.

Je retournerai en Algérie, pour peindre. Je sais ce que je ferai. Je peindrai ce



qui reste d'Alger. Je peindrai des séries de portraits, d'intérieurs de maisons. Je vais tout refaire à travers la peinture je vais refaire l'histoire d'Alger de la ville, de la mer. Alger n'a jamais attiré les peintres. En Algérie la peinture n'est pas un art reconnu, si je reviens là-bas pour peindre, je veux que la peinture ait un droit de cité.

En Allemagne, j'ai connu des peintres turcs qui faisaient des portraits très violents, très forts de turcs immigrés. Je pense que j'irai en Allemagne, pour une exposition et pour travailler avec les jeunes mouvements de peinture... ça m'intéresse de voir l'Allemagne et même de peindre Berlin, le gris, la tristesse, les cafés, les femmes pas très belles.

Pour *les Femmes d'Alger et du Sahara* j'ai travaillé assez longtemps sur le même sujet. J'ai du mal à faire des démarches pour exposer. Ça me détruit plus que de ne pas exposer. Il y a trois ans, je suis retourné au Louvre parce que j'avais envie de retourner en Algérie ; je suis retombé dans l'orientalisme et devant *les Femmes d'Alger* et *le bain turc* d'Ingres. J'ai revu Renoir qui a travaillé à Alger ; j'ai revu Matisse qui est allé au Maroc, et Fromentin mais c'est moins moderne que Matisse. J'ai peint des femmes algériennes. C'est un travail que j'avais besoin de faire. Rattraper un siècle et demi de retard... Les expressionnistes Allemands aiment le jaune, la couleur jaune pour eux c'est le sud. Les yeux, ils les peignent en noir, pour donner un mouvement. Quand je

Femme d'Alger et du sahara

peins les yeux des femmes en noir, je le fais dans un geste d'appropriation, je récupère un héritage légitime que les autres ont usurpé. J'ai demandé à des Algériennes que j'ai rencontrées de poser pour moi elles ont accepté pour des portraits, des visages. Pour des nus, j'ai eu un modèle japonais... A Alger, on ne voit plus de femmes se promener, circuler. Elles passent vite, on ne les voit pas. Je n'ai pas fait ces portraits à Alger à cause de ça. Mes soeurs m'ont servi pour ces portraits. Elles sont très belles. Je n'ai pas exposé leurs portraits... Pour moi, les femmes sont porteuses de culture, elles disent beaucoup ces femmes des portraits.

Je veux reprendre Ingres, *le bain turc*, *l'odalisque à l'esclave*, pour détruire Ingres. Je vais m'acharner. En ce moment je travaille au bain turc.

Propos recueillis par
Leïla Sebbar